Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 6 (1958)
Heft: 1

Artikel: La correspondance de Madame de Staël et du Baron Voght
Autor: Kluth, Otto
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727530

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA CORRESPONDANCE DE MADAME DE STAËL ET DU BARON VOGHT

par Otto KLUTH (Bâle)

I. INTRODUCTION

LE HASARD a voulu qu'on découvre en 1938, aux archives de la ville d'Altona, un fort album cartonné à couverture vert-pomme qui contenait les copies de nombreuses lettres adressées toutes à un certain Gaspard, baron de Voght. Sur la première page on lisait : « Lettres de plusieurs femmes remarquables en France ». A y regarder de près, elles étaient au nombre de vingt, ces femmes remarquables, et Mme de Staël, la plus célèbre, figurait la première sur la liste. Suivaient Mme Récamier, Mme d'Houdetot, puis d'autres moins connues. Les originaux de ces lettres ont disparu; les copies ont été faites non seulement à l'instigation du destinataire, mais revues et annotées par lui-même.

Celles de Mme de Staël [1] et de Mme d'Houdetot [2] ont été publiées. Heureusement, car lors du bombardement de 1943, l'ancienne maison de ville, dépositaire des archives d'Altona, a été complètement détruite. On avait cru mettre en lieu sûr ledit album et d'autres manuscrits précieux en les enfermant dans un coffre-fort qui devait résister à tout. Parmi les décombres on retrouva, en effet, le coffre-fort intact, mais quand on l'ouvrit, tout son contenu était carbonisé par la chaleur...

Les réponses du baron Voght se trouvent, depuis 150 ans, aux archives du château de Coppet. Elles sont jusqu'ici restées inédites. Grâce à l'obligeance de la comtesse Le Marois, née d'Haussonville — qu'elle en reçoive ici l'expression de notre vive gratitude — nous pouvons aujourd'hui les donner au public.

Nous saisissons volontiers l'occasion de remercier aussi M. Robert Bory, à Nyon, et M. Auguste Bouvier, à Genève, qui, par leur aide amicale et leurs conseils avisés, ont grandement facilité notre tâche.

[1] Paul-Th. HOFFMANN, « Die Briefe der Frau v. Staël an Caspar v. Voght » *Altonaische Zeitschrift*, VII (1938).

[2] Otto KLUTH, « Lettres inédites de Mme d'Houdetot au baron Voght », *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau*, XXVIII (1939-1940).

Cette petite correspondance — elle ne comprend que vingt-huit lettres — s'échelonne sur un espace de trois ans, de 1808 à 1811, durant lequel la vie de Mme de Staël a été particulièrement mouvementée et intéressante. Ce sont ce que Pierre Kohler [3] a nommé « les grands jours de Coppet ». Jamais, en effet, ni avant ni après, Coppet n'a vu pareille affluence d'hôtes distingués de tous pays. Qu'est-ce qui les attirait aux bords du Léman? Uniquement la personnalité d'une femme, dont la célébrité avait plusieurs raisons: sa renommée d'auteur, surtout depuis la publication de *Corinne* (1807); son attitude courageuse vis-à-vis de Napoléon, auquel, malgré toutes ses craintes, elle ne sacrifiait pas son amour de la liberté; les relations illustres qu'elle s'était faites pendant ses voyages en Allemagne et en Italie.

Parmi les Allemands qui passèrent alors sous son toit, on peut rappeler August-Wilhelm Schlegel [4], grand érudit et traducteur émérite de Shakespeare (établi du reste au château comme précepteur des enfants), le prince Auguste de Prusse, le sculpteur Friedrich Tieck [5], qui a fait le buste de la châtelaine et la statue de Necker, l'étrange poète Zacharias Werner [6], et le baron Voght. Entourée d'étrangers de choix qui se relayaient et d'amis familiers qui reparaissaient toujours, Mme de Staël se donnait toute à une vie de société, animée de discussions éloquentes et de représentations dramatiques, qui, dans un certain sens, devait l'étourdir et lui faire oublier son exil de Paris.

Si on se rappelle encore que derrière cette activité mondaine, il y en avait une autre, tout intime, qui dévastait le cœur de Corinne — elle vivait conjointement les péripéties de deux drames d'amour: Benjamin et Prosper — on ne peut qu'admirer Mme de Staël d'avoir pu, dans ce même temps, méditer et composer un ouvrage aussi savant que son livre sur l'Allemagne. Elle se reposait du cœur par l'esprit, et s'imaginait en outre naïvement que par ce livre, fruit de longues études, elle rentrerait en grâce auprès de Napoléon. Mais on sait que le maître, furieux de cet ouvrage « anti-français », qui ne parlait pas de lui, en fit mettre toute l'édition au pilon.

* * *

Le baron Voght [7] était né à Hambourg en 1752, fils d'un riche commerçant. L'esprit ouvert, l'intelligence vive, s'intéressant à presque tout, il put tout jeune, avant de reprendre les affaires de son père, se former de toute manière par de grands voyages en Europe, le contact avec la meilleure société, et de vastes lectures. Il a du

[3] Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*, Lausanne, 1915, ch. XV.

[4] Cf. Comtesse Jean de Pange, *A. G. Schlegel et Mme de Staël*, Paris, 1938.

[5] Cf. Otto Kluth, « Note sur la tombe de Mme de Staël », *Revue de littérature comparée*, Paris, 1935.

[6] Zacharias Werner (1768-1823) : poète mystique, génie désordonné, écrivit des drames, vagabonda à travers l'Europe et finit par se convertir au catholicisme à Rome.

[7] Cf. H. Sieveking, « Der Hamburger Armenfreund C. v. Voght in seiner internationalen Wirksamkeit », *Festgabe für Emil Zürcher*, Berne, 1920. — Otto Kluth, « Un ami allemand de Mme de Staël », *Alma Mater*, Genève, déc. 1945.

reste continué à étudier et à lire pendant toute sa vie. Lorsqu'il était, par exemple, en Angleterre, de 1793 à 1795, il étudia principalement la chimie, l'économie rurale, et l'état des prisons. Mais il aima toujours la littérature et tous les beaux-arts.

Quand il eut repris le commerce de son père, et le dirigeait en commun avec son ami Sieveking, il chercha et trouva, en dehors des affaires, une activité philanthropique qui répondait à sa générosité naturelle. L'idée d'être utile, dit un de ses biographes, dominait dans toute sa conduite. Il devint l'un des directeurs de l'établissement des pauvres à Hambourg, institution destinée à assister les indigents sans travail. Le principe en était qu'il ne fallait pas simplement soutenir les pauvres par charité, mais leur donner du travail et leur faire aimer le travail. Il fallait aussi, dans la mesure du possible, les éduquer. C'est pourquoi on fonda des filatures pour les femmes, des écoles industrielles pour les enfants et des écoles du dimanche. Il y avait aussi des distributions de soupe, telles qu'elles avaient été mises à la mode par l'Américain Rumford. Une des tâches importantes des directeurs était de visiter les pauvres chez eux. Voght, avec les années, alla donc trouver des milliers de pauvres, pour s'enquérir de leurs besoins, et leur donner aide et conseil. Cette vision directe de la misère humaine lui donna une connaissance de la réalité, qui l'empêcha toute sa vie, enthousiaste comme il l'était, de se perdre dans un idéalisme vague. Il n'était pas un utopiste, mais un homme pratique.

Ses efforts et ceux de ses collègues furent couronnés de succès. Le nombre des pauvres diminua sensiblement. Voght le constata dans un rapport qui lui valut une notoriété européenne et que Mme de Staël, en 1809, fit traduire en français par un certain Hess. Partout où il allait, à Vienne, Berlin, Paris, Rome ou Marseille, on lui permettait d'inspecter les établissements charitables et les maisons de secours; on le priait d'en faire des rapports pour les autorités; on lui demandait conseil pour la réorganisation de ces institutions. Cette activité utile et désintéressée lui rapporta des honneurs et beaucoup de connaissances. Il allait dans le monde parce qu'il aimait, comme il dit, les douceurs de la société, mais surtout pour attirer l'attention sur cette question des pauvres qui lui semblait capitale et urgente dans la société moderne. Les Français lui offrirent la bourgeoisie d'honneur. Ils pensèrent même à la faire sénateur: Hambourg ayant été réuni à la France en 1810, Voght aurait représenté sa ville au sénat. Mais cette affaire n'eut pas de suites.

Il vint ou revint donc à Paris en novembre 1807 — Hambourg était déjà occupé par les Français, — entra en relations avec le ministre de l'Intérieur, et plus spécialement avec son premier secrétaire Degérando. Il se lia aussi avec Mathieu de Montmorency, directeur de la Société philanthropique, avec Elzéar de Sabran, Camille Jordan, Benjamin Constant, Pastoret, directeur de la Salpêtrière. Avec Mme Récamier aussi. On voit que ce sont tous, à part Pastoret, des amis de Mme de Staël.

Il est curieux de remarquer que dans ce milieu on s'intéressait déjà fort à la littérature allemande: Degérando écrivait sur Kant, Jordan traduisait Klopstock,

Constant adaptait en français *Wallenstein* de Schiller. C'est Mme Récamier qui recommanda Voght à Coppet. Il vint en Suisse l'été 1808.

Mais il faut, avant de l'y suivre, rappeler encore qu'il avait acquis à Flottbeck [8] sur l'Elbe un immense domaine dont il fit une terre d'agrément et de rapport selon un modèle anglais. L'agronomie en effet lui tenait à cœur presque autant que la philanthropie. Avec l'aide de ses chimistes et de ses physiciens, il y expérimentait des méthodes nouvelles pour mieux faire valoir les terres — ce qu'il appelait l'agriculture raisonnée. Il y eut des succès qui profitèrent à l'agronomie de toute la contrée. Mais pour l'instant il a quitté tout cela. Il a été absent de son pays de 1807 à 1812. Pendant ce temps, sous la domination française, sa maison de commerce et même l'établissement des pauvres périclitèrent. Ses mécomptes personnels, il les prit en philosophe. Heureux l'homme qui, en pareil cas, peut dire que ses pertes augmentent ses loisirs et le laissent plus entièrement à ses goûts! Il ne lui restait que Flottbeck. Après son retour, il se remit au travail, organisa de nouveau l'assistance publique et s'y voua, de même qu'à l'agriculture, jusqu'à la fin de ses jours, en 1839. Jusqu'à la fin aussi, il aima la littérature et le plaisir délicat que donne une société d'élite.

* * *

Voght vint donc en Suisse l'été 1808, visita Pestalozzi et Fellenbereg, puis s'installa chez ses amis Finguerlin à Sécheron, aux portes de Genève. Il fit par la suite deux longs séjours au pays romand, le permier d'août à décembre 1808. A ce moment il se rendit à Paris, mais revint à Genève l'été 1809 : son second séjour dura plus d'une année, le premier octobre 1810, il partit pour Rome.

Introduit par Mme Récamier, il fut bientôt reçu à Coppet [9], où il se plaisait, et dont il fut un hôte assidu. Tout de suite il eut une admiration enthousiaste pour la maîtresse du logis, la trouva encore supérieure à sa renommée. Elle lui semble « unique », « irrésistible », comme il l'écrit dans une lettre à Mme Récamier [10]. « C'est un ange envoyé du ciel pour révéler la bonté sur la terre ». L'ambiance du château lui est très sympathique : « J'aime l'esprit de Constant, l'érudition de Schlegel, l'amabilité de Sabran, le talent et le caractère de Sismondi, le naturel et la vérité, l'esprit juste d'Auguste [11], la gentillesse spirituelle et douce d'Albertine [12]. J'oubliais

[8] La maison et une partie du domaine de Voght existent encore sous le nom de « Jenisch-Park ».

[9] Mme de Staël écrit à Gaudot le 27 août 1808 : « J'ai vu hier ici un baron de Voght de Hambourg, que vous connaissez peut-être ; c'est un homme de mérite... » ; cf. P. Kohler, *op.cit.*, p. 482.

[10] Cf. cinq lettres de Voght à Mme Récamier reproduites dans Lenormant, *Mme Récamier, les amis de sa jeunesse et sa correspondance intime*, Paris, 1872, pp. 58-67.

[11] Fils aîné de Mme de Staël.

[12] Fille de Mme de Staël, future duchesse de Broglie, à laquelle remontent tous les descendants actuels.

Bonstetten, bon, excellent, rempli de connaissances très variées, de facilité dans l'esprit et dans le caractère, tout ce qui inspire l'estime et la confiance...

» Votre sublime amie revoit, anime, vivifie tout cela. Elle fait avoir de l'esprit à ce qui l'entoure. Dans tous les coins il y a quelqu'un qui compose quelque ouvrage. » Elle-même écrit ses « lettres » sur l'Allemagne. « Constant et Auguste font chacun une tragédie, Sabran son opéra-comique, Sismondi son histoire, Schlegel sa traduction, Bonstetten sa philosophie, et moi, ma lettre à Juliette. »

Quand il était à Coppet, il avait la permission d'organiser les soirées à son goût [13]. Elles se passaient donc comme suit: à 5 h. 30, on dînait en commun, à 7 h. 30, trois tables d'échecs étaient toutes prêtes, à 9 heures, on servait un thé, après quoi on faisait de la lecture allemande. Lui-même lut alors *Nathan der Weise*, et des passages de Klopstock.

Il accompagna aussi Corinne à l'atelier du peintre Firmin Massot et passa avec elle une partie de l'hiver 1809-1810 à Genève. « Nous voici tous à Genève; nous répétons Coppet aux Balances. J'ai une habitation délicieuse sur la Treille, une vue étendue sur les vallons de la Savoie entre les Alpes et le Jura. Je vois devant mes fenêtres les montagnes qu'on franchit aux Echelles. Hier soir l'illusion de Coppet était parfaite. J'avais été avec Mme de Staël chez Mme Rilliet [14], qui est si aimable au coin de sa cheminée; de retour, je jouai aux échecs avec Sismondi. Mme de Staël, Mlle Randall [15] et Mlle Jenner [16] causaient sur le sopha avec Bonstetten et le jeune Barante. Nous étions comme tous les jours, comme dans ces jours que je regretterai sans cesse. Le jeune Rocca [17] a quelque chose de bien aimable. La réunion d'un caractère doux, d'une constitution délicate avec la bravoure et le courage. Il est si mince qu'on ne conçoit pas comment toutes ses blessures ont trouvé à se placer... »

Mme de Staël, de son côté, faisait grand cas de son nouvel ami. Peu après son arrivée, elle écrit à la duchesse Louise de Saxe-Weimar [18]: « J'ai ici un baron de Voght vraiment intéressant par son dévouement à la bienfaisance, qui prétend avoir eu l'honneur de connaître Votre Altesse. C'est un homme d'esprit, et dans ce moment, où j'écris sur l'Allemagne, il m'est bien utile de causer avec lui. »

Les lettres de Voght sont écrites en français; on trouvera sans doute remarquable la facilité avec laquelle il s'exprime dans cette langue étrangère pour lui. Il faut pourtant lui passer certaines incorrections, des obscurités et des longueurs.

[13] Cf. H. Sieveking, *op.cit.* (*supra n.* 7).

[14] Mme Rilliet-Huber, une des plus anciennes amies de Mme de Staël.

[15] Ancienne institutrice anglaise d'Albertine qui resta dans la maison, en amie dévouée, jusqu'à la mort de Mme de Staël.

[16] Mlle de Jenner, de Berne, qui joua un rôle dans le drame de Z. Werner. (Cf. *infra* n. 49).

[17] Albert-Jean-Michel (dit John) Rocca (1788-1818) : né à Genève ; officier dans un régiment de hussards, il prit part à la guerre d'Espagne et y fut blessé ; revenu à Genève, il épousa bientôt secrètement Mme de Staël. Cf. Comtesse de Pange, *Le dernier amour de Mme de Staël*, Genève, 1954.

[18] Cf. Lenormant, *Mme de Staël et la grande-duchesse Louise*, Paris, 1862, p. 148.

II. Les Lettres

1

Mme de Staël à Voght

1808, sans date. [19]

Vous êtes la bonté même, et toujours on est jaloux de cette bonté, on voudrait se l'approprier. Tel est le mauvais ou le bon côté du cœur. Des lettres de huit pages, par conséquent double peine. Du reste, rien de nouveau ne se fait. A dîner, n'est-ce pas?

2

Voght à Mme de Staël

Genève, dimanche matin [1808].

Je suis parti de Coppet plus que jamais entraîné vers vous par votre charme — avec le plus tendre intérêt pour vous dans mon cœur. Je prie Dieu ardemment pour que sa bonté veuille hâter le moment où votre sort sera en harmonie avec votre âme, où votre belle âme, resplendissant de tout l'éclat de votre génie, éclairera, élèvera, échauffera celle des autres d'un feu céleste, qui ne vous consumera plus.

Chère amie, l'action de la vie n'est point encore finie sur vous. Les métaux précieux résistent le plus longtemps au feu, mais ce feu qui détruit les autres, les purifie et augmente leur beauté. Vous avez en vous tout ce qu'il faudra pour remplir vos hautes destinées, j'en suis plus que jamais convaincu. La douleur a ses racines dans la terre, mais son fruit mûrit dans les cieux.

Tous les vœux de mon cœur sont avec vous. A jeudi — puissiez-vous avoir à me dire quelque chose, qui ait adouci le mal dont vous souffrez !

[19] Note de Voght.

3

Mme de Staël à Voght

1808, sans date.

J'ai le cœur vraiment serré, et de vous avoir quitté, et de n'avoir pu vous retenir. Il me semble que mon idée de vous eût été plus complète, si je vous avais vu préférer la retraite, où vous donniez du bonheur, à la ville, où vous ne pouvez donner que du plaisir — cependant que Dieu vous bénisse! Revenez ce printemps, écrivez-moi, ne m'oubliez pas. Je vous ai mieux apprécié peut-être que personne, c'est à ce titre que vous devez vous sentir attiré par moi.

Envoyez-moi ce que vous avez écrit. Je reçois à l'instant votre ravissante lettre. Comment vous servez-vous du mot « jamais »? Ne laissez-vous donc à vos sentiments aucune influence sur vos actions? Je suis bien sûre moi, de vous revoir sur cette terre, si j'y vis, car je ferais avec joie 200 lieues pour vous retrouver. Ecrivez-moi et revenez. Mon cœur n'a que ce cri. Adieu...

Voulez-vous bien vous charger de ces deux lettres?

4

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 5 Décembre 1808.

J'avais besoin d'une lettre de vous, mais je n'y ai point trouvé ce que je cherchais, l'espoir de votre retour ici au mois de Mai. Il me semble que vous avez tort de me le refuser. Je crois que peu de personnes ont su, comme moi, ce que vous êtes. Beaucoup de gens ont jugé les actions, mais la supériorité de l'esprit et son union avec l'âme, je crois que je l'ai mieux sentie que personne, et j'ai été et je suis presque blessée que ce sentiment de moi n'influe point sur vos projets. Les miens sont autant fixés que l'homme le peut. Benjamin part après-demain avec M. de Sabran, et je vais me mettre au travail avec ardeur. Vous connaissez l'insipidité de Genève, vous savez si une occupation forte y est nécessaire. Je regarde ceci

comme une prison, car cette absence absolue d'intérêts et d'idées en commun avec moi ressemble à des murs faits avec des visages humains. Il y a pourtant ici pour un moment M. de St-Priest, qui a été ministre du Roi en même temps que mon père, et sa présence me fait plaisir. Je me sers de ce mot par la pauvreté de la langue, car dans la vôtre il y en aurait plusieurs pour exprimer la jouissance qu'on peut trouver dans un sentiment douloureux.

Tieck, le sculpteur, a fait mon buste, on le dit ressemblant. Je vous le donnerai pour Flottbeck, si vous revenez le printemps prochain. Si vous ne reveniez pas, le souvenir que vous auriez de moi serait trop léger pour vous le retracer sous une forme si fixe. Le poète danois [20] est à Berne, d'où il revient, je crois, passer l'hiver ici. J'ai lu son « Aladin », une autre tragédie de lui... Il y a du talent sans goût, comme dans la vie il y a de l'imagination sans esprit, et de la bonté sans douceur. On ne sait pas assez en Allemagne que le plus ne dispense pas du moins.

Je vous conseille une lecture singulière : les œuvres posthumes de Saint-Martin [21]. Il y a là des pensées détachées, dont quelques-unes valent Pascal, mais il faut les séparer d'un nuage mystique, qui ne vous plaît pas, mais dans lequel j'aime à me plonger. Mandez-moi ce qu'on dira de « Walstein » [22], quand il sera public. Dites-vous quelquefois que vous êtes à Coppet, prenez la plume et causez avec moi autant qu'on peut causer ainsi. Dites à la belle amie [23] que je l'aime bien, que je la boude un peu, elle sait pourquoi. Un jour, j'espère, je finirai ma vie près d'elle, mais le brillant de la sienne enlève tous les cœurs.

Adieu. Mes amis se rappellent à vous.

5

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 9 Décembre 08.

Ce que je vais vous proposer n'a peut-être pas le sens commun, mais vous pardonnerez le mouvement qui me l'inspire. Par suite d'affaires très longues à vous expliquer, je me suis trouvée dans le cas d'acheter Bossey de M. d'Illens. Cette terre est à une

[20] Adam Oelenschläger (1779-1850) fut longtemps l'hôte de Mme de Staël.

[21] Louis Claude, marquis de Saint-Martin (1743-1803), mystique français, dit « le philosophe inconnu ».

[22] Adaptation en vers français, par Benjamin Constant, du *Wallenstein* de Schiller.

[23] Juliette Récamier. Cf. Maurice LEVAILLANT, *Une amitié amoureuse : Mme de Staël et Mme Récamier*, Paris, 1956.

demi lieue de Coppet, du côté de Suisse, situation ravissante, etc. Je l'ai achetée sur le pied de 3½ pour cent, ce qui est un bon prix en Suisse. Le tout vient à 250 mille livres de France. Je passe l'acte d'ici à un mois. Voudriez-vous prendre ma place? Je crois que le pays le plus calme est la Suisse, que c'est un bon placement d'argent. On dit que la terre est susceptible d'améliorations. Le site est charmant, la maison bonne et jolie... mais vous entendrez, vous devinerez que vous avoir pour voisin est le bonheur de tout cela pour moi. Réfléchissez et répondez moi, car je retarderais, pour éviter les doubles frais d'enregistrement, la passation de mon côté. Encore une fois, cette idée qui m'est venue, bonne ou mauvaise, vous prouve ce que je pense et sens pour vous.

6

Voght à Mme de Staël

Paris, ce 20 Xbre (1808).

Que votre proposition est aimable! Je vous en sais bien bon gré. Que je me trouverais heureux, si elle pouvait convenir aux rapports qui constituent et modifient mon existence, comme elle convient à mon cœur et à mon esprit! Tant que je possède Flottbeck, je ne puis point songer à une autre possession, ma fortune ne le permet pas. Si je vendais Flottbeck, mon dégoût pour toute occupation administrative m'empêcherait de me donner quoi que ce soit à gérer, fût-ce le plus petit ménage. J'ai perdu une trop grande partie de ma vie dans ces misères là.

A Flottbeck, c'est différent. Mes amis se chargent de tout pour moi, et les soins de culture sont ennoblis par l'utilité publique, qui se trouve au bout de mes succès.

Ma vie entière a été une lutte entre mon âme, mon imagination et le terrible positif qui pesait sur moi. La psyché a eu de la peine à s'en tirer, car quand les hommes et les choses me laissaient quelque repos, mon être était comprimé par la quantité de choses que je voulais apprendre. Je vois bien actuellement que c'était là l'éducation que la Providence voulait donner à mon esprit, comme elle a ramené mon âme sur elle-même, en me refusant tout ce que je désirais [24], dans l'âge où l'on croit encore au bonheur en dehors, et en m'obligeant à me faire un autre bonheur de ce qu'elle voulait bien me donner.

Je l'adore ce Dieu, et il y a longtemps que je veux (?) avec lui. Le temps, les craintes, les soucis ont disparu devant moi. Je n'ai qu'une crainte, c'est de ne pas

[24] Voght fait allusion au fait que, n'ayant pu épouser la femme qu'il aimait, il est resté célibataire.

vouloir peut-être le bien avec assez d'énergie dans chaque instant de ma vie. Je n'ai qu'une prière, et elle est de chaque instant de ma vie, c'est celle de me faire bien vouloir. Le temps n'existe plus pour moi, je n'ai que le moment et l'éternité. Jamais je n'ai été plus heureux dans ma vie. Le temps du combat est passé, je ne veux plus rien apprendre, je ne veux plus que mettre le fini en moi en harmonie avec l'infini dans mon âme. Parvenir à l'identité, n'est-ce pas être digne de la mort?

Pourquoi vous dis-je tout cela, à l'occasion d'une terre à acheter? — c'est qu'en nous tout tient à cela, ou rien.

Causons un peu de ce Paris que vous aimez trop, puisqu'il vous frappe tel qu'il serait, si vous n'y manquiez point. Moi, qui vois Paris sans vous, je suis loin de votre enthousiasme, mais je me plais à me laisser aller au penchant, qui m'entraîne vers la douceur de la société. Peu après ma dernière lettre, j'ai entendu Lemercier lire son « Christophe Colomb », qu'il nomme une comédie shakespearienne. C'est, au talent du poète près, comme qui dirait que « Phèdre » est une tragédie euripidienne. L'esprit de Lemercier (et il en a beaucoup) conçoit des idées neuves, hardies, il trouve et compose des choses qui ne sont pas communes. Mais ce n'est que son esprit qui fait tout cela, son génie est sans vérité et profondeur, son goût nul, son talent faible. Il a le noble mépris des auteurs allemands pour leur public, mais il n'a pas le génie qui le justifie. Tout est ébauche, et les différentes parties n'ont ni coloris, ni proportion. Malgré cela « Colomb » pourra avoir du succès à l'Odéon, où on va le donner.

Le premier acte joue dans un village d'Espagne, où la femme, le confesseur, le médecin de Colomb, ses voisins les Maures, tout se moque de lui, chacun à sa manière. Au deuxième acte il est à Séville, plaide sa cause devant Isabelle et le Conseil, obtient des vaisseaux et un équipage composé de galériens. Il y a des moments d'éloquence dans cet acte, qui n'est pas mal ennuyeux.

Le troisième acte est à bord du navire, qui marche vers le nouveau monde. L'insurrection des matelots, la fermeté de Colomb, le moment critique qui devait lui coûter la vie, sa présence d'esprit, les premiers indices du continent, qui jettent tout le monde à ses pieds, la frayeur de tous, le force d'âme de Colomb quand le navire échoue, tout cela met du mouvement et de l'intérêt dans le cinquième acte. Enfin le vaisseau se dégage, il approche du nouveau monde. Colomb prédit les suites de la découverte, et prévoit ses malheurs.

Dommage que tout cela soit mal écrit. Werner, qui ne s'en doutait pas, a couvert Lemercier de baisers et de larmes.

A l'Opéra on prépare « La mort d'Adam ». Costume primitif. Après le paradis terrestre, on verra le céleste où les chérubins, séraphins, les trônes et les dominations danseront des entrées de ballet. Le Sueur, auteur de la musique, a écrit un prologue, dans lequel il dit qu'il y a encore un fauteuil vide pour celui, dont Christ n'était que le précurseur. Cela n'a cependant pas passé la censure, ni été reçu par les autorités.

On donnera aux Français deux pièces en vers de Préard : « Les oisifs » et « Les capitulations de conscience ». Le dernier sujet est trop identique avec la société pour qu'il puisse avoir intérêt au théâtre.

Je vois souvent Henriette Finguerlin. J'ai une loge aux Français avec Juliette... Quelquefois je vais chez Mme Lebrun [25], plus souvent chez Gérard [26], où je rencontre Talma. Il a été content de Gœthe : il est loin de le comprende. T. n'a pas d'esprit, il n'a que du talent. Il a été très flatté de votre lettre — il doit vous l'avoir dit — il a réellement l'idée de venir à Coppet l'été prochain, et d'y jouer la tragédie avec vous.

Ce qu'on joue encore bien ici, c'est la haute comédie. Mais dans peu d'années les acteurs, qui font mes délices actuellement, n'existeront plus, ils ne seront pas remplacés.

J'ai rencontré M. d'Yvonne, il me paraît que nous avons été fort contents l'un de l'autre. Ce n'est pas que je ne sente une peine profonde, quand je vois une âme vraiment religieuse matérialiser la religion par le dogme, remettre dans la possibilité du doute ce qui seul est certain, soumettre au raisonnement ce qui est au-dessus de la raison, mettre des opinions à la place de ce sentiment, qui est la vie de l'âme et la conscience de l'infini. Mais je sais respecter l'individualité de chaque être religieux, et j'attends de la Providence le moment, où ceux qui aiment Dieu l'adoreront en esprit et vérité.

J'ai passé une dizaine de jours à me guérir, par un régime sévère, d'une indisposition, qui aurait pu devenir sérieuse. J'étais trop maussade pour la société, mais j'ai lu beaucoup et j'ai été tous les soirs au spectacle. J'ai lu l'ouvrage de M. Laborde sur l'Espagne, qui n'est qu'un assemblage de faits et de mémoires, qu'il a recueillis pendant son voyage — en contradiction continuelle entre eux — et avec un discours préliminaire, qui n'est pas d'accord avec lui-même, et dont les dernières pages affligent profondément le lecteur, quand il réfléchit à l'usage que l'auteur a fait de son ouvrage. Malgré cela, cette collection renferme des faits intéressants, et réunis avec ceux que l'on doit à Humboldt, ils sont ce que nous avons de mieux sur la statistique de la patrie de ces hommes, qui ont été si remarquables par leur sobriété, leur piété, et par orgueil de l'indépendance et de la gloire militaire.

J'ai lu un ouvrage de M. Lacretelle. On le juge avec indulgence en disant qu'il était parfaitement inutile. C'est tout autre chose que l'ouvrage de M. de Barante [27]. Je l'ai lu deux fois avec beaucoup de plaisir, quoique son style manque de naturel et de charme. Ce sont des aperçus ingénieux sur quelques sommités de la littérature française, faits par un homme de beaucoup d'esprit, d'un esprit profond et original.

[25] Mme Vigée-Lebrun, qui peignit Mme de Staël en Corinne.

[26] Le baron Gérard, auteur du portrait posthume de Mme de Staël conservé au château de Coppet.

[27] *Tableau de la littérature française au XVIIIe siècle*, 1809.

Il y a un peu trop de Montlosier [28], trop de penchant pour le positif en religion et gouvernement. Il y a des choses très bien faites. Je serais content de ce qu'il dit sur Voltaire, à quelque chose près. Ni Voltaire, ni aucun autre Français ne feront jamais un poème épique — mais il ne faut pas oublier que V. avait vingt ans quand il écrivit la « Henriade » *(sic)*.

Il ne fallait pas comparer l'expression de l'âme, lorsqu'elle fait sentir les motifs de grandes résolutions, dans Corneille avec les sentences de Voltaire... Le livre fait un très grand effet dans la société. Il fixe la réputation de M. de B. comme homme d'esprit, et un parti, composé de parties extrêmement hétérogènes, et qui soutiennent avec chaleur la même chose par des raisons opposées, espère avoir acquis un coryphée de plus.

J'étais hier à l'Institut et presque indigné de l'impudente certitude avec laquelle M. de Tracy parlait idéologie. Toutes nos idées nous viennent par les sens, penser c'est sentir. Heureusement de Ségur répondit avec grâce, élégance et esprit — dans un sens opposé. Il ne dit que peu de mots, qui furent couverts d'applaudissements. Il m'a paru que le désir de l'immortalité s'éveille dans toutes les âmes.

Adieu, chère amie. J'ai abusé de la permission de causer avec vous, je m'en aperçois et je prends mon chapeau.

7

Voght à Mme de Staël

Ce premier Janvier (1809).

J'aime mieux le jour de l'an 1809, car vous manquiez à celui de l'année dernière. Je suis plus riche. Je m'en sentirais cependant plus pauvre si je n'avais pas la permission de vous écrire, et si en m'occcupant de vous je n'avais pas conscience de la présence de votre âme — ce *fiato lieve che lento s'aggira*. J'ai une espèce de conviction intérieure que nos âmes s'entendent, comme je crois que Dieu m'entend et comme je suis sûr de l'entendre en moi. Que votre langue est détestable pour dire ces choses-là! Il n'y a que vous au monde qui sachiez la dématérialiser un peu. Aussi ce ne sont pas les Français qui vous comprennent le mieux, ce sont les femmes allemandes, lorsqu'elles ont pu cultiver leur sensibilité exquise et leur imagination exaltée, qui vous sentent retentir dans leur âme.

[28] Le comte de Montlosier (1755-1838), homme politique, publiciste et historien très intéressé aux questions religieuses.

Une de celles que j'ai le plus aimées dans ma vie m'écrit: « Wann Sie mir je etwas Schmeichelhaftes gesagt haben (und das haben Sie doch schon oft in Ihrem Leben) so ist es die Aehnlichkeit, die Ihnen an uns aufgefallen ist. Sie erklärt mir den hinreissenden Zauber den Ihre Worte von jeher für mich gehabt haben. Immer fand ich meine Gefühle entwickelt und verschönert in Ihnen wieder, und nie habe ich Sie missverstanden. »

Que serait-ce, si elle vous entendait parler! Ne m'envoyez pas votre buste, c'est votre regard et vos paroles qu'il me faut. Que ne parlons-nous l'Indien, le Sanscrit, le Vedam! M. Schlegel m'a rendu fou de cette langue première et parfaite. Ce serait une langue à révélation. Un mot radical, duquel par des inflexions émanent toutes les modifications! C'est tellement la faculté de la parole, qui mesure la perfectibilité de l'homme, qu'un tel langage nous élèverait seul de quelques degrés sur l'échelle des êtres. Avec pitié nous regarderions cette confusion d'idées, qui ôte l'intelligence de l'âme, et force ces êtres dégradés à ne voir de la clarté que dans les notions, qu'ils ont fabriquées. Que d'inflexions il y aurait pour ces deux mots, dont l'abus dans tous les instants me dégoûte du langage: amour et esprit! Sur mille fois que ces mots se prononcent, il n'y en a pas une où deux êtres ont parfaitement voulu exprimer la même chose. Et c'est cependant sur cela, et comme cela que se font les livres.

Ma vie s'écoule bien doucement ici. Tout le monde a des formes agréables, et comme rien ne m'engage à voir les personnes, même indifférentes, je ne rencontre qu'amitié et bienveillance. Je déjeune trois fois par semaine chez Mme Degérando; souvent j'y rencontre l'excellent et aimable Mathieu. Tous les jours je vois notre chère Juliette, et tous les jours j'éprouve le même charme. Je lui suis bien tendrement attaché. C'est ainsi que j'aimais ma sœur cadette — belle comme elle — avant qu'elle fût mariée. Si Juliette l'était, je l'aimerais moins. Elle n'aurait pas cette auréole virginale. Mon culte en serait moins pur.

Je passe le reste de mes heures chez Suard, Pastoret, Mme d'Houdetot [29], Gérard, Morellet, Vindé, Pourrat, avec ce qu'il y a de plus instruit, de plus aimable et, ce qui est plus difficile à réunir, les caractères les plus respectables de ce pays-ci...

J'ai été d'une assemblée de la Ire Classe, où M. Cuvier a parlé avec goût et gaieté sur Messieurs Lassus et Ventenat [30], dont l'ombre ne sera pas trop flattée de la nécessité, où s'est trouvé l'orateur, de faire rire l'auditoire, pour qu'il ne s'ennuie pas de les entendre louer. Mon compatriote est devenu bien français! [31]

J'ai abandonné tous les théâtres pour celui des Français. « Esther », que j'ai vue deux fois, m'a fait un plaisir extrême. Quel beau langage! Cette pièce traduite en vers iambiques, en donnant un peu plus d'individualité aux caractères, et une couleur

[29] L'inspiratrice de *la Nouvelle Héloïse* avait alors 80 ans.
[30] Lassus, chirurgien parisien; Ventenat, chanoine, auteur d'ouvrages de botanique.
[31] Cuvier était né à Montbéliard, alors principauté allemande.

un peu plus orientale au style, ferait grand plaisir sur tous les théâtres allemands. Mlle le Verd a joué la femme jalouse avec une finesse, une intelligence, une mesure dont aucune autre actrice de ce théâtre ne serait capable. Elle a plus de sensibilité que Mlle Comtat, et plus de gaieté que Mme Talma. Avec cela elle est très jolie, toutes les femmes du théâtre paraissent fanées à côté d'elle. « Le chevalier à la mode », l'« Ecole des bourgeois », le « Tartuffe », l'« Intrigue épistolaire », la « Jeunesse de Henri V » sont joués dans la perfection. Il n'y a aucun ensemble dans la tragédie, les femmes sont bien mauvaises. Nous allons avoir sous peu la « Mort d'Hector » de Luce de Lancival, « Le Chevalier d'industrie » de Duval.

Il y a eu trois cercles à la Cour, le dernier était superbe. Près de deux cents femmes, dont quelques-unes belles, plusieurs très jolies et toutes parées avec un goût qui est indigène à Paris. Mme Grassini, qui a échangé ce nom fameux contre celui d'un M. Ragani, que personne ne connaît, et Crescentini y ont chanté à ravir. Mmes Clotilde Gardel, Chevigny et la charmante Bigottini ont dansé admirablement. La dernière s'est fait une réputation par la réponse qu'elle a fait faire à l'ambassadeur de Russie qui, avec un faste oriental, a mis beaucoup d'or et de diamants à ses pieds. Elle lui a répondu que tant que M. de Fuentes vivrait, quelqu'éloigné que fût le moment de le revoir, elle ne serait à personne.

Depuis hier on ne parle que de la soirée de Mme de Rumford [32], tenue en pleine rue, avec une grille de fer entre elle et sa société. Son mari, qui s'est vu plus que négligé par les amis de sa femme, lui avait défendu de recevoir des personnes, qui venaient chez lui sans le voir et qui s'étaient hautement déclarées contre lui. Elle n'a point obéi, et lundi dernier il a fermé la grille par laquelle on arrive chez lui. Madame s'y est transportée, et sub dio y a reçu M. de Cambre, Cuvier, Bertrand, Morellet... elle en dedans, eux en dehors de la grille. Un peu de lune a éclairé cette singulière scène qui fait crier tout Paris, et surtout les femmes. Il répond : have a wife and rule a wife. Cela va achever de décrier l'anglomanie.

Connaissez-vous le sénateur Garat ? Il a beaucoup de chaleur et d'imagination. Il m'a dit des choses très intéressantes sur le langage des Escualdourac, ces Cantabres que nous nommons Basques. Il y a beaucoup d'hébreu et du phénicien. Ils ont des mots différents pour dire l'amour du frère pour la sœur, et celui de la sœur pour le frère. Il est vrai que cela est bien différent. Je n'ai point encore trouvé le mot pour celui avec lequel je vous aime.

[32] Rumford (1753-1814), ancien officier américain devenu ministre de la Guerre en Bavière, philanthrope, instigateur de distributions de soupe ; taciturne et peu aimable en société.

8

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 10 Janvier 1809.

Nous faisons imprimer la traduction du mémoire sur Hambourg [33], et nous vous en envoyons deux cents exemplaires. Envoyez moi un mandat de dix louis sur Hentsch à l'ordre de M. Hess. Il mérite ce don généreux de votre part pour son zèle. D'ailleurs vous ferez du bien à Paris, en y distribuant ce mémoire en français.

Vous êtes cruellement silencieux dans vos lettres sur votre retour ici, songez que vous me l'avez promis. Il paraît que Talma viendra cette année. Coppet sera amusant, venez-y. On me mande de Paris que vous m'êtes infidèle pour Juliette, c'est le sort qui m'arrive très souvent. Mais néanmoins je vous trouve ingrat de ne pas m'aimer, quand je vous aime, et quelque jour vous vous en repentirez. Sachez moi, je vous prie, pourquoi Juliette ne me répond pas; elle me boude de ce qu'elle a été coquette pour Prosper. En vérité, cela n'est pas juste. Quant à cet ouvrage de Prosper, je l'aurais aimé, s'il avait eu le courage d'y parler de mon père; mais j'ai trouvé bien faible de ne pas oser prononcer un tel nom.

Donnez moi des nouvelles de « Walstein », et de l'effet qu'il produit; voilà mon premier intérêt dans le monde littéraire. Je l'ai relu et je l'ai trouvé superbe, aussi n'est-ce pas la pièce, mais le public que je veux juger par ce qu'il en dira. Je continue mon travail sur l'Allemagne, et j'en suis maintenant à la partie la plus difficile, la philosophie. J'ai pris mon parti de la juger comme les prophètes, par les œuvres, et d'examiner ses effets plutôt que sa nature. Si vous veniez cet été, je vous montrerais l'ouvrage tout copié, tout beau, et il deviendrait bien plus beau par vos conseils.

J'ai regret à mon idée de Bossey, elle était douce, à présent que je n'y pense plus comme bonheur. Si vous trouviez quelque Hambourgeois, qui veuille s'établir en en Suisse, conseillez lui cette terre, vous me rendriez service. J'ai trop d'habitations et de terres en Suisse à présent pour ma fortune. Dites à Népomucène Lemercier qu'il devrait venir à Coppet cette année, vous joueriez Baudouin [34]. Mais je reviens à ce qui m'occupe, venez me voir cet été, j'ai besoin de vous parler encore. J'irai vous chercher à Hambourg, si vous revenez là. J'ai senti par cette action qu'il y a quelque chose dans votre cœur pour moi. Adieu, adieu.

[33] *Tableau historique des progrès de l'établissement des pauvres à Hambourg*, Genève, 1809.
[34] Personnage d'une tragédie de Lemercier.

9

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 25 Janvier 1809.

Je veux vous écrire par l'occasion d'Eugène [35], bien que je n'aie rien moi de secret à vous dire, mais j'ai du plaisir à sentir qu'il n'y a pas de tiers entre nous. Vous partez donc pour Hambourg ce printemps, sans passer par Coppet. Mathieu m'écrit qu'il voudrait aller vous voir. N'y a-t-il aucun navire américain qui parte de là pour l'Amérique [36], en relâchant en Angleterre ou en Ecosse, où je veux déposer Albert [37]? Je réunirais ainsi mon but et mon plaisir, et j'accompagnerais Mathieu à Flottbeck (ceci pour vous seul). Je ne puis me résoudre à ne pas vous voir. Vous m'aimez moins que je ne vous aime, parce que vous avez dans l'esprit trop d'universalité, pour ne pas savoir mieux que moi vous contenter de ce qui se rencontre; moi, j'ai un tel ennui de ce qui ne me plaît pas, que ce qui me plaît en profite, et il y a sur cette terre continentale dix personnes avec lesquelles je m'entends. Je suis fâchée aussi de faire paraître mon ouvrage sans vous le montrer; il est si rare d'entendre les deux nations, l'infini et le fini, l'éternité et le temps, qu'un tel juge m'aurait inspiré la confiance.

Pensez-y encore, si vous passiez par ici, si vous n'alliez là-bas qu'en automne. Parlez moi sans gêne par le retour d'Eugène, mais mandez moi auparavant l'effet de « Walstein ». Cela m'intéresse comme l'amour-propre et le cœur réunis ensemble, car une femme se juge encore plus par ce qu'elle aime que par ce qu'elle écrit, et je vis en lui [38] plus qu'en moi. Ma société ici me fatigue, il me faut tirer de l'armoire mon esprit français pour les amuser, et les idées sont tout à fait étrangères au second ordre des Français. Or, ce pays est français par le négatif, anglais par le méthodique, enfin très estimable, mais ennuyeux à périr. Si vous y étiez resté, cela ne m'eût pas paru ainsi; vous êtes un centre, c'est un genre de puissance qui ne se donne pas. Cela est ainsi par un certain ensemble, que rien ne peut remplacer. Ce n'est pas que je ne puisse vous dire aussi des injures, mais la plus amère de toutes viendrait de votre absence, et j'en sens trop de peine pour être impartiale. Adieu,

[35] Eugène Uginet, domestique et homme de confiance de Mme de Staël.
[36] Pour échapper à la police de Napoléon, Mme de Staël faisait le projet de se réfugier en Amérique.
[37] Second fils de Mme de Staël.
[38] Benjamin Constant.

n'oubliez pas les dix louis pour M. Hess, avec quatre lignes aimables, il en sera heureux. Mais je suis plus difficile à contenter, car il ne me faudrait pas moins que toute votre vie. Adieu, cher et noble ami, adieu.

10

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 27 Janvier 1809.

C'est vers le 15 de Mai que ce grand procès (?) se décidera, grand pour moi, car le sort de mon été sera tout entier changé, si vous y êtes. Je vous l'ai dit, c'est un centre et un foyer que votre présence dans ce salon, j'y suis revenue et je vous y cherche [39]. Penser et sentir avec vous est un bonheur nouveau dans ma vie. J'ai des affections plus vives que vous dans le cœur, mais je n'en ai pas qui me servent ainsi d'appui et d'encouragement, et sur cette terre comme pour l'autre monde. Vous fortifiez toutes mes croyances. Ne me privez pas de vous cette année,cela me ferait un véritable mal. Nous parlerons des « Martyrs », je les attendais avec impatience et enthousiasme. Il y a sûrement beaucoup de talent, et d'autant plus que les sentiments involontaires ne l'inspirent pas; mais je vous en conjure, ne parlez pas de mon opinion, j'aime l'auteur et je veux l'admirer. J'ai vu Prosper trois jours, c'est assez pour ranimer les souvenirs, et il vaudrait mieux qu'ils s'éteignissent.

J'attends ce qui est tout dans ma vie, Benjamin; j'attends le sort de cet été, et puis je me déciderai pour l'autre moitié de ma vie, par le revers de la montagne qu'il faut descendre. Je suis horriblement triste, j'aurais besoin que Benjamin arrivât, et il me préfère ce qui vaut moins que moi. Il ne sait pas qu'il y a des moments de la vie où quelque chose de spontané dans la conduite ferait un bien inouï. Mon fils va me quitter, tout s'obscurcit, et je voudrais qu'il fût dans la volonté de Dieu de me retirer de ce monde, je n'y ai plus que des impressions douloureuses. Pourquoi la belle amie ne m'écrit-elle pas? Je veux recueillir tous les regrets et tous les adieux. Ne vous dégoûtez pas de moi par cette lettre, le retour à Coppet, les longs délais de Benjamin, d'autres circonstances aussi que vous devinez m'abattent tout à fait. Il me suffirait de vous revoir pour me relever, ainsi soyez certain que mes derniers rayons seront encore pour vous, si vous revenez cet été. Mandez moi, je vous prie, à l'instant cette bonne nouvelle; il y a si longtemps qu'une bonne nouvelle ne m'a fait du bien.

[39] Mme de Staël date cette lettre et la suivante de Genève, bien qu'elle soit revenue à Coppet.

Auguste va faire une dernière tentative pour nos deux millions [40], avant de s'embarquer. Il donnera son mémoire, et ce mémoire restera; lui sera payé une fois peut-être, pas moi. Il partira pour l'Amérique au mois de Mai prochain, et l'année d'après j'y irai; mais je passerai l'hiver prochain à 40 lieues de Paris pour voir Juliette, et si vous restiez encore une année, je vous verrais aussi. Je me mettrais sur la route d'Hollande, enfin j'aurais encore une année, et en vérité mon avenir finit là.

Hess est tout reconnaissant, les 200 exemplaires partent demain par la diligence, et il y en a à vendre à Paris, chez Mme Paschoud.

Je suis d'avis que Benjamin réponde sur le système dramatique allemand. En général les idées n'entrent dans la tête qu'à coups redoublés, et il faut engager la lutte pour qu'il en jaillisse des pensées.

Je vous en prie, raccommodez moi avec Juliette; je l'aime tant que je souffre d'être en trouble avec elle. Depuis que ma vie est plus à Benjamin que la sienne à moi, Prosper est le seul homme qui ait atteint mon âme, et je suis si convaincue que Juliette est irrésistible que je tiens son regard pour un tort.

Adieu, je vous embrasse et je finis par vous redemander de venir. Mathieu y pense aussi. Ecrivez moi, et croyez à tout mon attachement pour vous.

11

Voght à Mme de Staël

Le 28 Janvier (1809).

Voici, chère amie, le mandat pour M. Hess. Je distribuerai quelques exemplaires ici à des personnes, où cela pourra un jour être utile. Le bonheur des hommes est ajourné par la guerre. On a voulu me consulter sur les dépôts de mendicité. J'ai répondu que je ne m'étais jamais mêlé de police, et que le but de tous mes travaux de bienfaisance ayant été de rendre ces maisons inutiles et impossibles, j'étais le dernier homme qu'il fallait consulter pour cela. J'ai indiqué le comte de Rumford, qui a l'habitude de faire le bien à main armée. L'on a trouvé qu'il s'était trop inutilement occupé à faire la police chez lui.

Mon avenir dépend des circonstances. Il y en a qui me ramèneront dans une retraite chérie, où, séparé du monde, je vieillirai doucement, au sein de la nature,

[40] Deux millions de sa fortune que Necker, en quittant la France, avait laissés au Trésor Ils furent rendus à Mme de Staël par Louis XVIII.

dans le recueillement qui convient à mon âge et à mes goûts, plus encore aux besoins de mon âme. Il est des circonstances qui, prolongeant mon absence, me laisseront le choix de mon séjour, et sans doute alors j'irai vous voir en Suisse.

Juliette me parle beaucoup de vous. Elle vous est bien tendrement attachée. Elle a reporté sur l'amitié toute la sensibilité qui en elle se refuse à l'amour. Je l'ai vue d'une colère tout à fait aimable sur l'injustice de vos soupçons. Je vous assure qu'elle n'a point été coquette pour M. B., que celui-ci s'est tout simplement laissé aller à l'agrément de sa société. J'ai vu ses lettres, et toute la vivacité, qui décèle l'amour, n'y était que pour vous. J'ai trouvé dans tout ce qui concernait Juliette ce ton composé et compassé, que je reproche à M. de B., et qui est si loin de l'amour qu'il ressemble même à l'égoïsme. Si vous m'en croyez, vous lui direz deux mots pour réparer votre injustice. Son cœur a besoin de votre amitié, elle y comptait si bien! Son dévouement vous était si bien acquis, vous ne pouvez pas en avoir perdu le souvenir. Vous l'affligez profondément. Il lui reste si peu de choses qui l'attachent à la vie! Je vous assure qu'elle en est malade de corps et d'esprit, et trop pour vouloir et pouvoir vous le dire. Vous ne pouvez pas la blâmer de se sentir blessée.

Je fais à l'ouvrage de M. de Barante le même reproche qu'à sa personne, ses hardiesses sont calculées. Comment pouvait-il nommer Necker dans un siècle qu'il voulait calomnier! L'homme qui n'était possible que dans un siècle, où la législation a commencé à compter le bonheur des individus pour quelque chose, où la philanthropie a pris la place de la fiscalité, et où il s'est créé une opinion publique, qui a mis la considération au-dessus des honneurs. L'homme dont l'amitié et l'estime absout et honore ceux dont M. de B. parle mal ou faiblement bien!

« Walstein » est depuis avant-hier dans les mains des amis de Benjamin, mais Mme Paschoud n'en avait vendu que 14 exemplaires, puisqu'en bonne Genevoise elle ne veut que du comptant, et qu'elle a été enchantée des 14 petits écus en espèces, produit de la vente de deux jours. Il faudra que Benjamin lui cautionne le payement en argent de quelques libraires du Palais-Royal, ou tout le monde aura lu l'ouvrage avant de l'acheter.

J'en ai lu une petite partie hier avec Mathieu et Mme Degérando — il y a de l'Allemande dans cette excellente femme. Elle a bien senti le naturel et l'élévation du caractère de Thécla et de son amant. La scène de Gallas et Alfred lui a fait verser des larmes. J'en ai lu des vers, des scènes, et des morceaux de l'avant-propos à Mme la Borie, et dans deux autres maisons. Cela a partout fait de l'effet, et cela est impossible autrement... (Ces scènes) réussissent admirablement lorsqu'on les détache, et y appelle l'attention.

Ces beautés seront-elles généralement senties? Je ne le crois pas. J'ai déjà entendu dire que Th. était une Amarillis, Alfred un échappé de collège, W. sans caractère, le drame sans intérêt, ni événements. Les Français ne sont pas capables de sentir des beautés qui ne sont pas conventionnelles chez eux. Ils veulent l'utilité

au bout de tout. Ils ne conçoivent pas que l'on aime ou haïsse sans un but d'intérêt. Ils veulent que tous leurs personnages veuillent quelque chose, et même la manière est prescrite. Ils ont un moule pour les tyrans, les premiers et seconds amants, les caractères vertueux en chef ou en sous-ordre, le premier et le deuxième confident, à charge de récits pour le premier. Comme les Italiens ont Brighella, Pantalone, Lelio, D. Onesto... puis ils vous disent ou : c'est Brighella, ou : qu'est-ce que c'est donc ?

L'avant-propos trouvera des contradicteurs, mais il réussit partout comme finesse d'observations ; il est bien écrit. Benjamin aura toujours bien mérité de l'esthétique, s'il porte 10 des 200 juges littéraires de Paris à soupçonner qu'il puisse y avoir un genre de productions dramatiques autre que le genre gréco-français.

Je crois bien que vous avez désespéré de sortir du dédale, où les Fichte, Schelling... allaient vous conduire. Vous avez l'esprit trop juste et le sens trop droit pour ne pas voir qu'eux-mêmes ils y sont encore, que cette école a outrepassé la métaphysique, comme les Français avaient traversé la liberté. Les révélations dans ce genre, comme dans tout autre, ne sont que négatives. Elles nous sauvent toujours de quelque chose, nous affranchissent d'un joug, et nous ramènent dans la bonne voie sans vouloir nous mener à un but, vu que pour l'être fini le tout dernier but est une mort.

Lemercier vous fait dire mille choses aimables ; je crains qu'en lui parlant d'un voyage en Suisse je n'ai fait qu'exciter ses regrets. J'ai eu bien du plaisir à entendre Lally-Tolendal lire sa traduction de l'avant-propos de l'ouvrage de Fox sur l'Histoire d'Angleterre après la Restauration. Tout est profondément pensé, des jets de lumière qui sortent de la tête d'un homme d'état républicain. Sur Cromwell, Monk, Washington, le gouvernement militaire, pourquoi sous le règne de Charles II les lois donnaient la liberté que l'administration étouffait, combien la constitution contribue peu à la liberté, l'illégalité de la mort de Strafford, la légalité de la mort inutile de Charles Ier — tout cela est admirable. — Vous sentez bien que le traducteur monarchiste et catholique est révolté de plusieurs de ces opinions. Il va faire des notes, il n'est pas de force.

Nous avons eu deux fois « Numa Pompilius », musique de Paer, au théâtre des Tuileries. La seconde fois, après l'arrivée de l'Empereur, le cercle a suivi immédiatement la représentation. Il était extrêmement nombreux, toutes les dames assistaient au spectacle avec toute la parure réservée ordinairement pour le cercle. Je n'ai de ma vie vu quelque chose de plus brillant.

Cette belle salle toute neuve et fraîche, resplendissant de lumières, ces gradins occupés par des femmes, qui paraissaient toutes belles, couvertes de diamants, le parterre rempli d'hommes en uniformes et habits d'une richesse extrême, l'orchestre admirable, des chœurs nombreux et bien chantés, une belle musique, des costumes tout frais et pleins de goût, des décorations très belles et neuves, des ballets on ne peut plus agréables, les voix de Mlle. (?) et de Briffi faisaient de cet ensemble une féerie, une fête aérienne. Malheureusement les glapissements de Mme Paer, la médio-

crité excessive des autres chanteurs, les paroles mauvaises et les acteurs ridiculement gauches rappelaient quelquefois l'imperfection de cette terre.

J'ai eu une singulière conversation avec M. Montlosier, qui parle du système féodal comme de l'état de société le plus heureux possible. Il a beaucoup d'esprit et un parti pris.

Avez-vous lu les « Compensations » de M. Azais ? Dites-moi si je dois continuer de vous parler de ce que je fais ici. Adieu. Tous les mercredis soir, à 11 heures, Juliette réunit, depuis mercredi dernier, tous vos amis, Mathieu, moi, Benjamin, Hochet [41], Sabran pour parler de Coppet et de Genève. C'est un culte religieux que nous vous rendons. Pensez à nous. Soyez avec nous.

12

Voght à Mme de Staël

Paris, ce 12 Février (1809).

Vous m'avez écrit une lettre bien aimable. Vous m'avez envoyé un livre bien intéressant et une préface charmante [42]. Entouré de vos bienfaits, je crois encore vivre avec vous, et de doux souvenirs donnent un nouveau charme à ce qui les rappelle.

C'est un bien joli rêve — vous et Mathieu dans ma retraite ! — il est trop beau. Vous n'aimez pas l'idylle. La beauté de mes champs ne vous dédommagerait pas de la vertu ennuyeuse de nos femmes, et de l'aridité des hommes, secs comme les sables, et froids comme les glaçons que charrie leur rivière. Hambourg, que je n'aimais jamais comme séjour, offrait jadis le tableau de l'industrie. Il y avait du mouvement, des richesses, du luxe, l'espoir du gain du moins animait les visages. Actuellement c'est le chagrin contenu, le découragement, la pauvreté sans dignité. Il faut avoir des sœurs et d'anciens amis dans ce pays-là, comme moi ; s'isoler dans la terre que l'on cultive, se faire un bonheur de ses occupations, pour aimer son existence dans ce climat sévère, et où la société ne présente que de la (?) et de l'ennui.

Il n'y a pas de navires pour l'Amérique, ni pour aucun pays ; les pêcheurs de mon village ne peuvent pas même aller en mer. Le sortie de l'Elbe est mauvaise en automne, et dans cette saison nous aimions mieux faire le voyage pénible de la Hollande par terre, pour passer par Helvoetsluys en Angleterre.

[41] Cf. Jean Mistler, *Benjamin Constant et Mme de Staël, lettres à un ami*, Neuchâtel, 1949.
[42] *Lettres et pensées du maréchal, prince de Ligne*, publiées par Mme la baronne de Staël-Holstein, 1809.

Ma chère amie, ce voyage ne vous convient pas. Je suis plus mobile, et si je viens vous voir, tout est gain pour moi. Mon plan de retour est de nouveau incertain. Le gouvernement me paraît mettre de l'importance à offrir le séjour de Flottbeck au prince Ponte Corvo [43] — je m'en défends. S'il insiste, cela me donnerait le moyen de passer l'été en Suisse et l'hiver d'après à Paris. Cela ne sera décidé que dans deux mois. Je brûle d'envie de lire vos lettres sur l'Allemagne. Votre précurseur Constant vous deviendra fort utile. Il prépare les esprits. Son avant-propos fait réfléchir, et vous verrez d'après ce qu'on dira sur lui, ce qu'il faudra dire pour se faire entendre à ces esprits prévenus, et auxquels il faut développer avec une clarté extrême la liaison, qui se trouve entre les idées qu'on veut leur donner, et celles dans lesquelles ils ont été élevés. Il ne faut sauter aucune idée intermédiaire. Pourrez-vous vous faire prosaïque à ce point-là? Cela conviendra-t-il au genre de vos lettres et au grand caractère de vos écrits?

Il est incroyable combien ces gens d'esprit sont d'une stupidité révoltante quand on les fait sortir du positif, dans lequel ils se sont enfermés. On dirait qu'ils y mettent de la mauvaise volonté. Parlez d'une forêt au Parisien, qui ne poussa jamais ses promenades au-delà des Tuileries. C'est une allée? non. Mais plusieurs allées? non. Ah, c'est un quinconce — non. Ce n'est donc rien...

Tout le monde vous aura dit que « Walstein » ne paraît pas bien versifié et qu'il ne réussit pas généralement. Mais ce qu'on ne vous a peut-être pas dit assez, c'est qu'on revient sur ce jugement, que la seconde lecture est plus favorable à l'ouvrage, et qu'il est des scènes et des vers, dont on commence à sentir les beautés. En dernier résultat, l'ensemble de l'ouvrage fera honneur à Constant, et la faiblesse des critiques lui rendra la victoire très facile, s'il lui convient d'y répondre.

Les pensées du prince de Ligne ont un succès très général. Vous avez fait un choix très heureux. Votre préface indique bien le point de vue sous lequel il faut le juger, et c'est bien à vous qu'il devra sa réputation littéraire. Le portait de Roger de Damas, Joseph et Potemkin, ses lettres sur Charles, font plaisir à tout le monde. Juliette est heureuse de la lettre que vous lui avez écrite. C'est un cœur excellent. Ses affections sont douces. Il n'y a pas d'élévation de sentiment dont elle ne soit susceptible.

Vous trouverez sans doute en Hollande de bons navires pour l'Amérique, si toutefois c'est là toujours votre projet. Est-il bien arrêté? Ne feriez-vous pas nieux d'attendre qu'Auguste vous dise son opinion sur ce pays de colons, de navigateurs, de spéculateurs, qui ne conçoivent pas qu'on puisse mettre à l'achat d'une bibliothèque des capitaux qui pourraient donner 6 p. c. d'intérêts? Peut-être l'année prochaine l'embargo sera-t-il levé? Il se passe tant de choses dans une année! Il me paraît qu'il y a toujours des raisons pour ajourner les résolutions tant soit peu extrêmes.

[43] Bernadotte.

« Hector » a eu un succès ridicule. Les gens sensés ont applaudi à Homère et à Talma — les écoliers du lycée et les courtisans à tout. On veut que des succès de tout genre marquent l'époque de ce règne, et en effet, si la pièce vaut ce qu'on l'a payée, Racine n'a rien fait d'aussi bon.

Vous ai-je parlé de la fête de Talma? J'y ai vu jouer une parade dans la perfection. C'est du mauvais temps, où le peuple français avait le loisir de rire. Actuellement tout le monde est gravement occupé à faire fortune. Il n'y a que ces artistes qui entre eux s'amusent comme des fous.

Dans 15 ou 20 jours nous allons avoir Degérando ici. Vous savez que Barante est préfet de la Vendée. Il ira loin.

J'ai entendu Picart lire les « Oisifs », comédie à tiroirs comme les « Fâcheux » de Molière, en prose et en trois actes. P. lit fort bien et avec beaucoup de rapidité. Malgré cela ce tableau de la vie des oisifs de mauvaise compagnie, comique quelquefois, m'a paru sans intérêt.

Nous avons eu un très beau bal chez M. de Champagny, et une fête magnifique chez M. Marescalchi. La rotonde en bois, que l'on avait ajoutée pour cela, a coûté 80.000 francs. Les Italiens entendent mieux les décorations, l'illumination, et tout le matériel d'une fête que les Français; tout était parfait. L'Impératrice, la Reine de Hollande et leurs dames étaient en paysannes russes, un costume charmant, qui allait admirablement bien à la belle Mme Casani.

Rien de si triste que le peuple de Paris pendant ces jours de Carnaval; beaucoup de foule, peu de masques, point de gaîté.

. . . . . .

Je relis votre lettre. Vous m'avez dit des choses très aimables, mais dites-moi aussi quelques injures. Je désire qu'elles soient fondées, puisque je saurais de quoi j'ai à me corriger — supposé que ce soit possible et utile. J'ai parcouru l'autre jour un assez bon livre sur les maladies, qu'il est dangereux de guérir. N'y aurait-il pas des défauts, dont il est dangereux de se corriger?

. . . . . .

Jeudi a été un jour orageux pour les théâtres. On devait donner « Cléopâtre » de Narolini aux Tuileries, quand Mme Grassini vint dans la matinée forcer la porte de M. de Rémusat, pour lui dire que dans ce pays on ne l'estimait pas, qu'on ne la payait pas et qu'elle ne chanterait pas. M. de R. ne convint de rien de tout cela, lui cita en vain des conseillers d'état, et des premiers danseurs qui n'avaient pas 36.000 francs par an. Elle prétendit que le mérite d'un bon gosier était bien autre chose que l'esprit qu'on peut avoir dans la tête, ou dans les pieds, et ne consentit à chanter que sur la promesse qu'on ferait part à l'Empereur des conditions assez ridicules

auxquelles elle voudrait bien lui vouer les restes d'un talent très usé. On croyait à son renvoi. Point du tout. L'Empereur veut lui parler.

Le soir Talma se fit attendre un quart d'heure pour la cérémonie du « Bourgeois Gentilhomme », et pour laquelle il avait enfin consenti à se laisser annoncer. Le public s'impatienta et le siffla rudement lorsqu'il parut. Il voulut parler — point de silence — il tourna le dos au parterre, et s'en alla. Il partageait toutes les inquiétudes de ses amis pour le lendemain. Il jouait le rôle d'Hector. En effet cela s'annonçait assez mal, mais les personnes scandalisées des prétentions ridicules d'un parterre ameuté par Geoffroy eurent une majorité décidée. Il fut couvert d'applaudissements qui firent taire les sifflets; il parut après la pièce et la paix avec le parterre est faite.

Ce 20 Février.

Je viens d'embrasser Auguste, excellent jeune homme, profondément vrai et honnête, l'amour du bien, le sentiment juste et l'esprit droit. Voilà de grands moyens de bonheur. Rien de mieux pour lui que le voyage en Amérique. Cela le mûrira et lui donnera de l'aplomb. A sa place, je ne résisterais pas à la tentation de faire le voyage du Mexique et du Brésil, deux pays où l'Europe va se régénérer. Je lui conseille les voyages autant que je voudrais vous en dissuader.

J'ai lu, relu et encore relu votre charmante lettre. Chère Sainte-Aspasie [44], votre confiance en moi m'attendrit jusqu'au fond de l'âme. Que ne puis-je faire quelque chose pour votre bonheur! J'avais la folie de regretter que ma vie fût si remplie, comme si ce n'était pas précisément cela qui me rend digne de votre amitié. J'aime tout ce que je dois aimer, cet amour fait mon bonheur, mon existence, depuis les amies de mon cœur jusqu'au plus jeune enfant de mon village. C'est bien là que je suis centre. Mon sort eût été trop beau si le ciel m'eût conservé la fortune, qui multipliait mes moyens. Il est vrai que sa perte augmente mon loisir et me laisse plus entièrement à mes goûts et à ma destination: c'est bien compensé.

Ah! si je pouvais vous faire goûter ce genre de bonheur. Mais il faut pour cela ce mélange de médiocrité, qui comme la pesanteur retient sur la terre ce qui en vous plane dans les cieux. Les demi dieux n'ont ni les plaisirs, ni les devoirs des autres mortels. Accomplissez donc votre grande destinée. Que le génie, qui vous élève au-dessus de nous, vous fasse trouver dans la conscience de votre noble vocation de quoi compenser le bonheur, auquel il vous enlève. Rapprochez-vous du dieu qui vous inspire. Ayez du charme pour vos amis, mais n'oubliez pas que votre salon, c'est l'Europe, vos auditeurs — la postérité. Attachez-vous surtout à dissiper l'épais brouil-

[44] Appellation trouvée par Z. Werner, dont Mme de Staël se disait très flattée.

lard, dont le positif couvre en nous l'infini, à détruire les formes barbares, qui dénaturent l'expression du sentiment, et révélez nous ce langage que Rousseau tenta, et auquel Chateaubriand n'atteindra pas. Les hommes de toutes les nations y reconnaîtront leur langue native, et ce peuple de frères ne s'en aimera que mieux, puisqu'il s'entendra davantage.

Pourquoi me parlez-vous des personnes qui viendront à Coppet — n'est-ce pas vous, et vous seule que je vais y voir? Le nombre ne fait rien et nuit souvent. Après vous, ce sont mes anciens amis Finguerlin, qui m'intéressent en Suisse, ensuite quelques connaissances de l'année dernière. Il y a quelque chose en moi qui résiste aux nouvelles connaissances.

Je vous le répète, Juliette vous aime tendrement, et plus que jamais. Laissez-lui le bonheur que lui donnent ses bonnes et innocentes coquetteries. Son cœur et son imagination ne permettent pas qu'elles aient des suites sérieuses. Le genre de vos succès est si différent. Vous gagnez de ces batailles, qui décident du sort d'une nation. Elle ne livre que de légers combats, et ne sachant que faire de ses captifs, elle leur rend bientôt leur liberté. Sa santé est mauvaise. Certaines irrégularités, qui tiennent à sa constitution, lui causent des obstructions, des coliques, des maux de nerfs, qui gâtent sa vie. Il faut nécessairement qu'elle aille aux eaux de Plombières, de Barège ou d'Aix. Je ne cesse de le répéter à tous ceux qui l'entourent, mais personne ne s'en occupe, et dans des intervalles de santé elle n'y pense plus. Si elle va aux eaux, elle viendra passer l'automne à Coppet.

Le 22.

Auguste vient de me quitter, il s'occupe des passe-ports et de l'audience qu'il voudrait obtenir de l'Empereur. Il trouve aux sociétés de Paris un air triste, il n'a pas tort. Nous y sommes faits, et puis en cherchant, on trouve à Paris ce que l'on veut. J'ai dîné samedi dernier chez Mme de Boufflers, elle m'a paru très aimable, j'y irai faire visite demain. J'y ai rencontré Mme de Coislin et l'abbé Delisle; après dîner, il nous a dit beaucoup de vers de son poème sur la Conversation.

En sortant de là, chez Mme (?), j'ai entendu Duscheck jouer du piano, Rode du violon, Mme Laval pincer de la harpe, Garat et Mme Emilie D. chanter Orphée. Il n'y a qu'eux dans le monde pour dire Gluck. A minuit j'allai chez Talma voir jouer un proverbe, et entendre un M. Compigny conter ce qu'ils nomment une histoire. Ajoutez à cela que Juliette était du concert, et dites moi si ce n'était pas une journée à bonnes fortunes.

Hier on a fait justice de la petite pièce la plus plate, la plus niaise, que jamais l'ignorance et le mauvais goût des acteurs les aient fait recevoir. On a unanimement sifflé « La Fontaine chez Fouquet ». L'imagination de la médiocrité est d'une malheu-

reuse fécondité. A un autre théâtre on a mis les « Satires » de Boileau en pièce. Cela n'a pas le sens commun, et le public, qui sait son Boileau par cœur, a riposté aux acteurs avant de les siffler.

On raccommode et corrige La Fontaine, on fait tout d'après l'ancien, sur l'ancien, l'on n'ose avoir ni esprit, ni goût à soi. Le public, dont le goût n'est que dans la mémoire, tout en voulant du nouveau, n'approuve que ce qu'il se rappelle avoir applaudi, incapable de sentir une beauté qu'on lui présente pour la première fois, effrayé de tout ce qui n'est pas déjà usé et rebattu en expression; il doit faire périr votre littérature étique et glacée. Elle mourra d'inanition. Je ne vois que vous, et Chateaubriand pour sauver les Français d'eux-mêmes.

Le 27 Février.

Il est temps qu'Eugène parte. C'est un volume que vous recevriez au lieu d'une lettre. On dit généralement que votre charme a besoin de la présence pour exercer sa puissance entière. On a tort, je n'y trouve qu'une différence: près de vous, on ne voudrait qu'écouter, loin de vous, on voudrait vous parler sans cesse...

Adieu, Madame. Il faut que je coupe court à mon bavardage. Je ne finirai jamais si je ne finis pas brusquement. Je ne sais pas prendre congé, pas même en écrivant.

13

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 8 Mars 1809.

Vous voulez que je vous dise vos défauts, et le puis-je dans le moment où votre lettre me touche jusqu'au fond de l'âme? Eh bien, c'est ce sentiment même, qui me rend assez jalouse pour vous accuser. Vous avez une bienveillance trop étendue, vous êtes trop philanthrope en amitié; je vous aime beaucoup plus que d'autres, que vous aimez autant que moi, et je ne pourrais parvenir à quelque chose d'exclusif dans votre cœur. Vos Allemandes y sont parvenues, mais moi je voulais rang d'Allemande, et quand je sais que, Juliette même exceptée, il y a des femmes que vous avez l'air d'aimer à Paris, je me fâche contre vous toute seule. Je trouve vos torts dans mon cœur, parce que c'est lui qui me dit, que je vous entends mieux que personne. Voilà ma déclaration de guerre, qui ressemble beaucoup à une déclaration d'amitié, car la jalousie est très flatteuse, alors même qu'elle serait amère.

Parlons de cet été, venez ici, retardez votre retour d'une année; le printemps d'après, Mathieu et moi, nous irons en Hollande, et nous ferions le voyage avec vous jusque là. Cet été nous serions si bien ensemble; je vous lirai ce que j'écris; il fera beau; nous irons à l'île St-Pierre, ou nous n'irons pas, si la vie réglée nous suffit. L'hiver suivant, je vous apercevrai quelquefois dans ma retraite, et le grand jour des départs arrivera, mais après s'être assez connus pour ne plus pouvoir s'oublier. Vous devriez engager Juliette à prendre les eaux d'Aix ou de Plombières, et à me donner l'automne. Si je ne l'en presse pas, c'est par discrétion; faites lui bien comprendre ce sentiment, qu'elle méconnaît quelquefois.

Comme vous écrivez! Comme on vit avec vous! Quel mélange de tous les esprits! Il faut pour l'universalité partir du centre, personne n'y parvient par le dehors. Avez-vous lu Ancillon [45]? Je ne crois pas qu'il m'ait pris mon ouvrage, mais il en a approché. Son style est pur, mais le style des réfugiés ressemble au latin des modernes, la vie y manque. Qu'avez-vous dit aussi de la brochure de Villers [46] sur les universités allemandes? C'est un champion vif et natif de la pensée. Vous voyez Talma; tâchez de l'engager à venir à Coppet, amenez-le; je ne puis quitter le continent sans l'avoir vu. S'il va dans quelques villes de province, qu'il m'en prévienne; je ferais le voyage cet automne pour le voir. Après mes amis, c'est mon plus fort lien avec la France que ce talent admirable. Adieu, adieu. J'ai un tel plaisir de vous revoir que cela me rend bête en vous écrivant, je dis toujours la même chose.

14

Voght à Mme de Staël

Ce 27 Mars (1809).

Que vous êtes aimable en amitié, noble et sublime amie! Que votre lettre est touchante! Votre âme ennoblit toutes vos affections, et vos affections donnent à cette âme divine le besoin de ces liens qui embellisent la vie d'une mortelle. Vos amis peuvent être assez heureux pour se croire nécessaires à votre bonheur! Que n'avez vous rencontré un être que vous aimassiez comme vous aimiez votre père, qui vous inspirât un sentiment assez profond et assez durable pour qu'il osât avec confiance

[45] Jean-Fréd. Ancillon (1767-1837) : né à Berlin d'une famille huguenote, théologien, prédicateur à l'église française puis ministre des Affaires étrangères de Prusse. Auteur de *Mélanges de littérature et de philosophie* (1801).

[46] Charles de Villers (1765-1815) : ancien officier français établi en Allemagne et devenu professeur à l'Université de Gœttingue. Préoccupé de faire connaître l'Allemagne aux Français, il fut le grand précurseur et l'un des principaux initiateurs de Mme de Staël. Auteur de *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante* (1808).

se charger du soin de veiller à votre bonheur. C'est à vos amis à remplir ce vide, et certes jamais personne n'eut des amis plus tendres, plus entièrement dévoués que vous. Tous ceux que votre charme entraîne vous appartiennent à jamais. Votre bonté a tant d'esprit! Vous avez le génie du cœur, et c'est là la toute-puissance.

Vos reproches sur ma « philogynie » en amitié ne seraient fondés que si le sort avait permis que j'eusse pu vouer exclusivement ma vie à quelqu'un. L'amitié peut admettre des nuances infinies, et depuis ces premières amies, dont le culte occupera encore mon cœur à son dernier soupir, jusqu'à la plus récente connaissance aimable de Paris, les nuances sont si variées, le sentiment reçoit des formes si différentes, qu'elles me paraissent même se justifier mutuellement. Je serais moins digne de l'amour de mes premières amies, si je n'avais pas su vous apprécier si profondément. Je ne mériterais pas toute votre estime, si je pouvais les aimer moins.

J'ai pour Juliette la tendre amitié d'un frère aîné pour la plus jeune de ses sœurs. Je prends un intérêt bien vif à tout ce qui peut la consoler de n'être pas heureuse, je jouis de ses succès, et en raison du plaisir que cela lui donne, et beaucoup plus en raison du mérite, qui dans les amants d'un instant lui promet des amis pour la vie. Sa pureté, sa douceur, son égalité, l'élévation et la noblesse de son âme sont bien généralement appréciées dans sa naïve et innocente coquetterie. Son charme tient encore à l'expression aimable de ces rares qualités. Lorsqu'elle parle elle s'exprime, sans y songer, avec un tact et un goût parfait qui les suppose toutes.

J'étais hier à table, à côté d'un jeune Ionien de beaucoup d'esprit, qui a écrit l'histoire de ces îles jadis si fortunées. Il parlait avec complaisance de la beauté de leurs femmes. Juliette était vis-à-vis de nous. Sont-elles aussi belles? lui dis-je. Quand ses yeux purent la quitter, il me répondit: je crois qu'elles sont aussi jolies, mais elles n'ont pas autant de noblesse. J'espère qu'elle ira aux eaux, et alors certainement elle passera l'automne à Coppet. J'ai dit à Talma ce que vous m'écriviez pour lui. Il est plus que probable qu'il fasse un voyage cet été, et, quel qu'il soit, il le dirigera de manière à venir vous voir.

Pour moi je suis malade du tourment de l'incertitude. De tous les maux, c'est celui que je sais le moins supporter. Jouirai-je encore au bord du Léman d'un loisir bien ardemment désiré, puisqu'il sera embelli par le bonheur de vous voir? Un devoir qui, tout rigoureux qu'il me paraîtra sans doute, n'en a pas moins ses douceurs et sa récompense, décidera-t-il autrement de moi? Je n'en sais rien. Je ne le saurai bien que vers le 15 Mai. Sainte-Aspasie, priez pour moi!

Depuis ma dernière lettre on a donné aux Tuileries « Rome sauvée ». Que ces conspirateurs sont bavards! On voit bien que la pièce est d'une époque où les révolutions ne se faisaient que dans les salons. Tout le talent de Talma n'a pas pu sauver le rôle inepte de Catilina. « Ce n'est pas devant nous autres, a dit l'Empereur au cercle, qu'il faut parler de ces conspirations à l'eau de rose. »

Quel homme que ce Cherubini! C'est sans contredit le premier des compositeurs

français. Les gens de métier l'admirent à l'adoration, et cependant il vit ignoré, négligé par la faveur, découragé, et son talent est presque perdu pour la France. Il a passé l'été à Chimay chez Mme de Caraman. Elle a fait exécuter deux fois cet hiver, par une réunion presque incroyable de grands talents, une Messe de lui, qui est au-dessus de tout ce que j'ai jamais entendu dans ce genre. C'est la simplicité religieuse de Pergolese et l'harmonie de Mozart.

Je vais quelquefois chez Mme de Boufflers, et je reviens toujours plus content de l'esprit et du ton dans cette aimable famille. M. de Humboldt, à qui la nature dans un moment de complaisance a donné, avec l'insatiable désir de pénétrer ses secrets, tous les moyens nécessaires pour y réussir, nous a montré l'autre jour ses dessins anatomiques. J'ai remarqué que l'énorme crocodile n'a pas de cœur plus grand qu'un œuf, que le paresseux, dont l'estomac est énorme, n'a pas le cerveau aussi grand qu'un perroquet. Cela fera plaisir au docteur Gall, qui fait imprimer son grand ouvrage, et que personne ne se rappelle à Paris.

Connaissez-vous l'« Othello » de Ducis ? C'est un exemple à citer de l'incapacité absolue des Français à sentir le naturel, quelle que soit leur bonne volonté. Ils sont perdus quand on leur ôte les lisières des conventions. La nature est pour eux une abstraction, ce n'est point un sentiment. Au bénéfice de Mlle Comtat, Talma a joué le rôle d'Othello et ses fureurs atroces, sans que dans la pièce il y eût le moindre motif à ces excès effrayants, que Shakespeare a si bien su justifier. C'était dégoûtant et ridicule. Le lendemain tous les feuilletons ont mis cela sur le compte de ces nations barbares, dont le Français éclairé avait l'absurdité de s'occuper.

. . . . . .

J'ai été étonné du « Philinte de Molière ». Il me paraît que c'est une des meilleures pièces modernes, et elle est parfaitement bien jouée. J'ai entendu la lecture des « Martyrs » huit jours avant que l'ouvrage ait paru ; nous étions cinq ou six personnes, et avons lu quatre chants par jour. Nous avons tous été sous le charme de ce talent unique. La beauté du langage, le coloris de l'expression, l'imagination plastique, la richesse des images, quelques mouvements étonnants d'éloquence, quelquefois une sensibilité si profonde et si vraie, les rapprochements des beaux morceaux d'Homère, Cicéron, Horace, Virgile, Catulle avec ceux des poètes hébreux, l'harmonie de cette prose, les tableaux de la Grèce, de la Syrie, de l'Afrique, de Rome, des Gaules, leurs couleurs locales et leur poétique distribution — tout a agi sur nous. Ce talent sublime nous a entraînés, et moi surtout. Vous le savez, à première vue je m'abandonne si entièrement au sentiment des beautés, que les défauts de l'ouvrage n'existent pas pour moi. Cependant j'étais étonné que l'ensemble ne m'eût pas laissé une impression satisfaisante. L'admiration pour le poète m'était restée, j'avais eu du plaisir, j'avais éprouvé une pitié profonde et souvent pénible. Mais

rien n'avait parlé à mon sentiment religieux. Rien n'avait sondé dans mon âme les profondeurs de l'amour, rien ne m'avait élevé vers le ciel, rien n'avait fait descendre Dieu dans mon cœur.

J'avais en vain cherché d'éprouver quelque chose de semblable à ce que Klopstock m'avait souvent fait sentir, ou l'effet que me font quelques pages de Fénelon. J'ai gémi de l'abus de l'imagination humaine, qui m'enchaînait sur la terre quand j'aurais voulu m'élever vers le ciel.

J'ai été profondément révolté du blasphème, qui habille d'images absurdes l'invisible et l'éternel, l'amour sans fin et la puissance sans bornes, et ose créer des idoles, que le temps doit briser puisqu'elles sont l'ouvrage des hommes. Chateaubriand n'a pas le génie de son talent. Il n'est ni vrai, ni naturel, ni inspiré. Son ouvrage sent le travail, mais c'est celui d'un homme d'un immense talent et de beaucoup d'esprit. Il a souvent des moments heureux et alors il est plus qu'on ne peut touchant et sublime.

L'ouvrage a manqué son but. Il nuira à la réputation de l'auteur du « Génie du Christianisme », et surtout à la religion de Celui, qui a passé sur la terre pour enseigner aux hommes à adorer Dieu en esprit et vérité. Je ne puis vous dire combien cela m'a rendu intolérant pour ces faux apôtres, qui veulent faire entrer la religion dans l'âme par les yeux, remplissent la tête d'images, exaltent l'imagination, et détruisent ce calme, ce recueillement, cette sainte attention, qui épie et écoute en nous le sentiment par lequel Dieu se révèle en nous, ce sentiment d'amour et d'infini, qui rempli notre être, se répand sur toute la nature et retrouve en elle ce Dieu, qui nous créa pour aimer et pour adorer.

Je relis les « Martyrs » pour ne jamais oublier plusieurs belles pages, pour me rendre compte en détail de ce qui m'en paraît si indigne. Peut-être vous en parlerai-je une autre fois, aujourd'hui je crains d'en avoir trop dit. Je connais votre enthousiasme pour ce talent, et le penchant d'un de vos estimables amis de dogmatiser, et de matérialiser la religion. Il se peut que nous ne soyons pas d'accord sur les défauts du poème, mais je suis certain de me retrouver à l'unisson avec vous pour ses beautés. L'harmonie du vrai, du bon, du beau retentira toujours au même instant dans nos cœurs, et ce doux lien sera éternel comme nos âmes [47].

[47] Ce passage sur les *Martyrs* a déjà été reproduit par Béatrice d'Andlau dans son livre *Chateaubriand et les Martyrs*, Paris, 1952, p. 270.

15

Voght à Mme de Staël

(1809.)

Je vous ai causé de la peine hier et cela m'afflige. Ce n'était pas mon dessein. Probablement en parlant une langue étrangère, j'ai paru vous dire plus que je ne pensais. Ce que j'ai pu penser n'est pas fait pour vous alarmer, quoique cela puisse vous déplaire. Je ne sais rien là-dessus que par vous. Vous connaissez entièrement toutes les circonstances, et vous connaissez l'homme [48] mieux que personne. Ainsi c'est vous qui devez avoir raison.

Ajoutez à cela que la dernière impression, qui m'était restée de lui, était l'indignation de la cruauté qu'il a de vous tourmenter. C'est la part que je prends à vos peines qui m'a donné cette indignation. Vous devez me la pardonner lorsqu'elle me rend injuste envers lui.

Je souffre de vous voir malheureuse. Je m'afflige de la violence de votre besoin de lui. Voilà tout ce que je puis, tout ce que je dois vous dire là-dessus. Je prie Dieu d'adoucir vos peines et de faire servir les douleurs, que sa toute-bonté ne veut pas vous épargner, à l'entier perfectionnement du cœur le plus aimant, de l'âme la plus belle qui ait jamais revêtu forme humaine. Vous m'inspirez le plus tendre intérêt, et je gémis de ne pouvoir rien faire de plus pour votre bonheur. Tout ce que j'ai dans le cœur est à vous. Mes bras voudraient vous soutenir. Que le ciel ne m'inspire-t-il des paroles qui puissent donner quelque repos à votre âme!

16

Voght à Mme de Staël

(1809.)

Dans le moment de la conversation l'on n'est jamais aussi sensible à la justesse des objections qu'on ne l'est le lendemain. On ne peut pas jouer une partie d'échecs contre soi-même, puisque ce serait constamment défaire sa propre pensée. Je dois à la

[48] Benjamin Constant.

vérité, et à M. Schlegel, de dire que je conviens que le drame de Werner[49] a jusqu'à un certain point une tendance très religieuse. Il a peint avec une profonde vérité l'affreuse situation de l'homme que les remords ne mènent pas au repentir. Je crois que c'est là le grand intérêt de sa pièce, et jusque là, à quelques longueurs près, j'en ai été très satisfait. Les malheurs aigrissent l'âme lorsqu'ils ne parviennent pas à l'amollir.

Le malheureux est sourd à tout ce que son fils lui dit de touchant. Un sentiment confus de ce que son endurcissement a de criminel lui donne une espèce de haine contre l'étranger, qui va lui offrir des consolations. Cela est très beau. J'ai vu des criminels accabler d'injures le pasteur qui leur portait de quoi adoucir la mort. Mais laisser croire que cet endurcissement invincible est une suite absolue de la malédiction criminelle d'un mauvais père — qu'une fatalité irrésistible doit mener à de nouveaux crimes — qu'un dernier et horrible crime est l'accomplissement nécessaire de la malédiction — que le cœur du malheureux peut un instant se sentir soulagé par l'idée d'expier son premier crime involontaire par les suites d'un crime plus atroce — qu'il se trouvera expié par le supplice — laisser croire que c'est là un moyen de sauver son âme — cela peut être très poétique, mais cela me paraît profondément impie et irréligieux. Je sais bien que W. est loin de cette intention. Je conçois un état physique et moral de l'homme, dans lequel il aime mieux trouver Dieu dans l'orage que dans la rosée. La justice lui paraîtra plus près de la vengeance que de la bonté. Dans le Dieu que j'adore la justice et la bonté sont synonymes, et sa miséricorde n'est qu'une teinte terrestre que prend son amour, pour se faire connaître à des mortels qui ont besoin de pitié. Tout est en Dieu. Chacun, dans ce tout, se forme le Dieu de tous ces traits qui parlent le plus intimément à son cœur — chacun de ce qu'il sent de plus sublime, de ce qu'il pense de plus élevé.

Le rayon de la divinité se réfléchit dans chaque être d'une manière différente. Le rayon n'est pas le soleil, mais il émane de lui — adorons le soleil!

Voilà, chère et aimable amie, ce que j'avais besoin de vous dire. Quand les Anglais ont discuté, ils ont une manière très douce de dire que la diversité des opinions ne change rien à l'amitié. Je ferai comme eux, je vous prie de dire à M. Schlegel qu'au premier dîner à Coppet I'll have a glass of wine with him. J'ai du plaisir à vous écrire, comme si par là je continuais à causer avec vous. Je vous entends encore quand vous ne parlez plus. Il est une grâce avec vos paroles, comme un doux sourire est avec le regard — est-ce cela qui les grave dans la mémoire du cœur?

Ne me disiez-vous pas que je suis un bavard d'écritures?

[49] Il s'agit du drame *Le 24 février* que Z. Werner avait achevé à Coppet et qui y fut représenté en allemand en octobre 1809. Les trois seuls rôles furent tenus par l'auteur, Schlegel et Mlle de Jenner (cf. *supra* n. 16). C'est un drame sinistre de la fatalité qui se déroule au cœur des Alpes bernoises dans une famille de montagnards. Mme de Staël en parle dans son livre *De l'Allemagne*, partie II, chap. 24.

17

Mme de Staël à Voght

Blois (Dép. de Loire et Cher), 16 Avril 1810.

J'ai déjà vu Camille [50], et nous avons beaucoup parlé de vous. Vous faites une impression durable et exclusive à ceux qui vous connaissent, et vous leur devenez plus nécessaire qu'ils ne vous sont. Degérando demande un congé, mais il ne croit guère l'obtenir et naturellement il reste à Rome jusqu'au mois de Janvier prochain. Sa femme même hésite à le quitter, parce qu'il est fort isolé.

Treize cardinaux sont arrêtés chez eux, parce qu'ils ont refusé d'aller au grand mariage [51], vingt-deux s'y sont rendus. Parmi les reluctants il y a le cardinal Gonsalvi, qui a signé le Concordat. On ne croit pas les nouvelles d'Espagne bonnes, mais il n'y a rien de sûr à cet égard. Vous direz la petite nouvelle des cardinaux à Sismondi et à M. de Barante. Quant à moi, rien de nouveau, puisque je ne sais pas encore le résultat du voyage de mon fils à Compiègne [52]. Je sais seulement qu'un colonel Gorden, pris à Talaveyra, qui est ici, a dit des amours sur « Corinne », et sur la réception qu'on ferait à son auteur. Mais, mon cher ami, qu'est-ce que cela à côté des affections anciennes, dont vous m'avez vue entourée? Pourquoi cela ne suffit-il pas? Les arbres frappés de la foudre ne jettent plus que quelques branches au hasard.

Quand vous verrai-je, vous, à qui j'ai dû des moments si doux et si animés? Je le répète, venez à Chaumont [53], plutôt que d'aller en Suisse. La nature vous en dira-t-elle plus que mon cœur? Peut-être, au mois de Septembre, vous m'emmènerez en Italie, mais si je ne vous vois pas, je partirai. Adieu, je vous aime, et je n'ai jamais prononcé ce mot en vain.

Que dites-vous du prochain Concile et de la réunion des deux églises?

[50] Camille Jordan.

[51] Second mariage de Napoléon (1er avril 1810).

[52] Auguste de Staël avait sollicité et obtenu une entrevue de l'Empereur : le résultat en fut nul.

[53] Au printemps 1810, Mme de Staël s'établit avec toute une cour d'amis au château de Chaumont-sur-Loire pour surveiller de là l'impression de son livre en France.

Fig. 6. — Madame de Staël.
Lithographie de P. Sudré. Bibliothèque publique et universitaire, Genève.

Fig. 7. — Le baron Voght.
D'après *Altonaische Zeitschrift*, VII (1938).

18

Mme de Staël à Voght

Chaumont (Dep. de Loire et Cher), ce 10 Mai 1810.

Je vous regrette beaucoup, mon noble ami, et je voudrais sans cesse que vous fussiez ici pour remonter mon âme. Vous seul aviez ce secret, et sans que votre discrétion vous permît de me parler de ce qui m'occupait, je me trouvais consolée en vous parlant. Vous êtes si bien en harmonie avec l'univers, que vous donnez l'idée de l'ordre, lors même qu'au fond de son cœur on se sent cruellement troublé.

Le départ de l'Empereur a suspendu mes démarches, et le plus que je pouvais espérer, c'était dix lieues. Qu'aurais-je fait de cela? qu'en ferai-je, si on me les donne? Mon grand projet vaut mieux [54], et j'y tiens toujours. Ne vous reverrai-je donc pas avant le mois d'Août, époque où je dois l'accomplir? Se peut-il qu'une longue absence se mette entre vous et moi, après l'intimité d'âme qui nous a réunis? Juliette a bien voulu venir ici, et nous y parlons de vous de tout notre cœur. Mathieu me demande de vous parler de lui, et MM. de Sabran et de Bosse (qui ne vous connaît guère) se mêlent à ce chœur de louanges, que tout le château de Chaumont vous adresse. Moi, j'écris chœur autrement, et je vous dis que je vous aime pour la vie.

On dit que Masséna n'a répondu que du Portugal, et que ce gâte-métier a de grands succès en Espagne. M. Mackenzie [55], quoi qu'on en dise, n'est pas à Paris, et les bruits sur la paix ne viennent pas de bonne source.

Mandez moi ce que vous faites; s'il vous prenait un bon mouvement pour Chaumont, du haut de la tour gothique je vous accueillerais comme un esprit bienheureux. Le départ de Sismondi m'a serré le cœur. Dites à M. de Bonstetten que je lui écrirai le premier courrier. Il me semble que Genève, depuis que je l'ai quittée, a pris pour moi rang de patrie. Adieu, je vous aimerai toujours.

P.-S. Mme Récamier vous a écrit, ainsi elle attend de vos nouvelles. Mathieu dit qu'il vous écrirait, si je ne l'instruisais pas de ce que vous faites. Répondez donc en commun à tout ce qui vous aime ici. Je voudrais bien que vous fussiez haï partout ailleurs, pour que vous eussiez pour moi quelque chose d'exclusif.

[54] Cf. *supra* n. 36.
[55] Henry Mackenzie, romancier anglais (1745-1831).

19

Mme de Staël à Voght

Chaumont, ce 15 Mai 1810.

Il se pourrait, mon cher et noble ami, que j'allasse à Lyon pour quinze jours, afin de voir Talma, qui doit y venir. Vous devriez passer par Lyon, pour que je ne courusse pas le risque de perdre un jour de vous. Je vous ai écrit il y a huit jours, je ne veux pas vous abîmer de mes lettres. Vous savez bien que, quand je vous verrai, je n'en finirai pas de parler. Il me semble que j'ai besoin de vous dire tout ce que j'ai pensé depuis six mois. Je suis horriblement ébranlée du départ d'Auguste.

20

Mme de Staël à Voght

Chaumont, ce 17 Août 1810.

Je m'afflige bien souvent, cher Baron, de ce que vous n'êtes pas ici, et si je vous écrivais toutes les fois que je m'écrie: que n'est-il ici? vous n'eussiez rien à faire qu'à lire mes lettres. Mais je vous boudais pourtant un peu, car on m'a dit que vous parliez de moi avec moins d'affection que la première année, et, certainement, moi je vous aime davantage. C'est ce petit nuage que je veux éclaircir en l'oubliant; car c'est ainsi qu'il faut les dissiper.

Que ferez-vous cet hiver? Moi, je n'ai pas changé de projet, mais mon ouvrage s'est trouvé beaucoup moins achevé que je ne croyais, et mon départ est retardé jusqu'au 15 Octobre. Vous avez donc encore deux mois pour m'écrire, et pour me dire ce que vous faites. J'espère aussi que vous aurez eu le temps de lire mon livre, et que j'en saurai votre avis. Cher Baron, quand nous retrouverons-nous? Je reviendrai par Hambourg, et je tomberai à Flottbeck. Hélas! je dis tout cela pour me donner de la force, mais je souffre beaucoup, et tous les jours plus. Il le faut pourtant, cher ami; il me semble que j'ai chaque jour des raisons de plus pour ce voyage, ce pays-ci a des dangers pour tout.

Auguste s'est pris d'une belle passion pour Juliette, et Juliette d'une belle passion pour Auguste. C'est très innocent, mais cela le gâte pour l'avenir, et pour toute espèce d'occupation. Cependant que faire dans une solitude à son âge? Croyez moi, l'exil

met dans une dépendance absolue. Et comment marierais-je Albertine? Enfin, il le faut; mon seul espoir c'est une dernière prière à l'Empereur en lui envoyant mon ouvrage (ceci pour vous seul), après cela je pars.

M. Le Ray [56] est arrivé d'Amérique, et rien n'était plus bizarre que l'étonnement de sa femme, en trouvant la maison toute occupée. Je n'y étais pas dans ce moment, j'étais sortie avec ses chevaux. Et quand elle demandait sa voiture, on lui disait que je l'avais prise. Sa chambre? on lui disait que j'en avais la clef. Enfin un Napolitain [57], qui est chez moi, lui jouait de la guitarre, ce qui est assurément bien consolant. Et Schlegel, en excellent homme, se mettait en quatre, tandis qu'il fallait se mettre quatre en un, pour tenir moins de place. Enfin il résulte de tout cela qu'un autre ami nous loge près de Blois [58], et que c'est toujours là qu'il nous faut écrire (Dép. de Loire et Cher). Nous partons demain en caravane pour cet autre lieu d'exil. Il est aimable à Juliette de s'associer à tout cela, et j'y suis sensible extrêmement, quoiqu'elle me fasse de mon fils un demi héros de roman, qui perdra tout ce qu'il écrit sur l'histoire. Elle a un charme qui me gagne, et lors même que, avant Auguste, elle faisait des coquetteries à Prosper. Il me semblait que la fée Guignon guignonante l'obligeait à tout cela, et qu'elle n'en était pas moins excellente, en faisant ce qui n'est pas bon. Tout ceci entre nous, mais je ne sais que vous écrire du fond de mon cœur. Je voudrais causer avec vous sur beaucoup de jours de ma vie, qui ne vaudraient pas une heure de votre entretien. Que ne venez-vous à Paris? Vous seriez bien vite ici. Rome sera bien déserte ou bien mal habitée. Venez, que je vous voie encore une fois. Juliette aussi vous désire, il me semble que vous pourriez plus sur elle que personne. On veut la pousser trop loin dans la dévotion, et la réaction en est plus forte.

Adieu, écrivez-moi; quand une lettre de vous arrive à Mme Récamier, je cours après elle pour l'avoir. Toute la famille se rappelle à vous.

21

Voght à Mme de Staël

Sécheron, le 19 Sept. 1810.

Ma lettre d'Interlaken a croisé la vôtre du 17 Août, si tant est que vous l'ayez reçue, car la poste est bien irrégulière dans ces montagnes, où l'on a bien peu de rapports avec le reste du monde.

Chère et excellente amie, comment pourriez-vous croire que ma tendre affection

[56] Le propriétaire du château, revenu avant le terme.
[57] Pertosa, maître de musique d'Albertine.
[58] A Fossé.

pour vous n'ait augmenté avec chaque instant de notre connaissance? Plus on vous connaît, plus on doit vous aimer. Je vous admire, je vous chéris, je désire ardemment que vous puissiez vous laisser être heureuse, et je sens une profonde reconnaissance du bien que vous me voulez. Voilà ce que je sens, ce que je pense et ce qu'à vos amis je dis sur vous. Je tâche de n'en pas parler avec les autres, ils ne sont pas capables, ni placés pour vous juger. Ce n'est pas que je ne ressente quelquefois de la peine d'entendre parler sur vous à des gens qui ne sont pas dignes de concevoir un seul des motifs qui vous font agir. Mais c'est un des inconvénients de la célébrité. Vous devez les supporter comme ceux de la supériorité, qui en seraient même pour les autres, si vous n'étiez pas un ange de bonté.

C'est vous seule qui souffrez des effets de cette supériorité, et cela est encore sans remède, car (je crois que vous l'avez dit quelque part) les qualités sont encore plus obstinées que les défauts. Le temps viendra où l'activité dévorante de votre âme ne sera plus qu'un vif et profond intérêt pour tout ce qui est véritablement bon et beau, vos passions ne seront plus que de tendres attachements désintéressés. Ce moment que vous redoutez sera celui de votre bonheur, et vous fera jouir de tout ce que les orages de la vie auront développé dans votre belle âme. Il ne dépend pas de vous de l'accélérer ou de le retarder, mais attendez-le avec confiance de cette bonté puissante qui n'a pu créer que pour la félicité.

Je demeure ici entre une impératice et une reine [59], qui ne sont plus. La première est remplie de grâces, et se fait adorer par les Genevois. Elle y met une manière charmante. Elle a été chez Mme Van Berchem et Mme Saladin. Nous avons eu aujourd'hui un déjeuner très agréable chez M. Pictet-Diodati, dans la belle maison Diodati à Cologny. On est revenu par le lac. La musique n'était pas mauvaise, et le temps très favorable. Elle ira chez Hentsch, chez le Préfet... J'espère qu'elle restera encore quelque temps.

La reine de Hollande a l'air bien souffrante. Elle est d'une tournure très élégante. Elle a chanté hier, malgré la fatigue du voyage, une jolie romance de sa composition. Elle a un accent de musique charmant. Ce matin elle a dansé des contre-danses françaises à la perfection avec le jeune Rilliet. La mère était aux anges, elle est très assidue auprès de l'impératrice, et j'espère avec cette tendre mère qu'elle pourra être utile à son fils, qui va entrer à l'école de Saint-Germain.

Le 21 Sept.

La reine de Hollande, dans un voyage de Lausanne, il y a quinze jours, a été voir Coppet. L'impératrice y a été depuis. C'était le jour de l'orage, elle n'a vu que le Château. Elle m'a dit qu'elle avait mis un grand intérêt à voir le séjour d'une femme

[59] L'impératrice Joséphine et sa fille Hortense, reine de Hollande.

aussi distinguée, et qui faisait tant d'honneur à son sexe. La reine de Hollande m'a parlé de « Corinne » avec enthousiasme. Elle a une causerie charmante et un certain abandon tout à fait aimable et grâcieux. J'ai dîné hier avec elle chez l'impératrice. J'ai eu un véritable plaisir à passer presque toute la soirée à causer avec elle.

Votre déménagement et l'embarras de M. Le Ray, qu'on dit être un Américain assez roide, a dû produire une scène assez comique, et vous avez bien fait de vous attacher à ce côté-là de la chose. Je vous vois d'ici assez médiocrement logée dans quelque château, que la guerre de la Vendée a épargné. Vous — qui pourriez être si bien! Mais il ne faut pas vous parler de cela.

Je suis bien aise que ce soit l'ouvrage à faire, et non l'ouvrage à refaire, qui en arrête l'impression. Cela durera jusqu'en hiver, et puis il serait imprudent de s'embarquer. « Il y a quelque chose de solennel dans un voyage, dont l'océan engloutit les premières traces. » Ne l'oubliez pas.

La bonne Mme Rilliet et moi, nous nous sommes encore dit hier que nous nous vouerions avec plaisir à quelque pèlerinage bien pénible pour obtenir votre retour à Paris. J'y aurais encore plus de mérite qu'elle, puisque je ne suis pas du tout convaincu que cela vous ferait trouver le bonheur. Malgré cela tous mes vœux sont pour votre tentative. Comme on vous juge mal en croyant que c'est la politique du jour qui vous occupe. Si on vous connaissait mieux, on saurait que c'est l'esprit dans la conversation, les théâtres, les arts que vous cherchez à Paris, et que c'est le désir de vivre avec vos amis qui vous y attire. Je me tue à dire que vous êtes essentiellement une bonne et aimable femme, et que ce n'est que par-dessus tout cela que vous avez du génie et du talent. Ils s'obstinent à ne voir que cela en vous, tant il est vrai qu'on n'a jamais qu'un genre de réputation. Je n'espère pas beaucoup de votre dernier essai d'obtenir le séjour de Paris. Il n'en faut pas moins le faire, et puis trouver un bon prétexte pour rester.

Plaire et intéresser: voilà la vie de Juliette. Elle a cela comme la rose a son parfum. Vous lui ôtez son existence si vous l'empêchez de s'en occuper. Et si une fois elle est en paradis, elle voudra plaire à toute la Trinité, individuellement. Mais cela est si pur, si innocent. C'est tout ce qu'il y avait de plus désirable pour Auguste qu'un attachement pareil, et je vous en félicite. Mme d'Eymar m'a parlé de tout cela. Elle m'a dit que Schlegel était plus aimable que jamais, Sabran plus excentrique, votre Russe un virtuose en silence, Albertine plus belle que jamais, et Albert un amant généreux. Encore une fois, je suis bien aise du semi-romanesque dans l'histoire d'Auguste, cela lui donnera de la couleur. Je fais un grand cas de ces sentiments vagues, où le désir de plaire et le besoin d'aimer perdraient leur innocence s'ils avaient la conscience d'un but. La passion n'a que l'explosion et des cendres. Les sentiments plus doux échauffent et vivifient la vie. Le mystérieux qui les enveloppe les conserve, comme la modestie préserve les vertus. Celui qui les définirait les aurait anéantis.

Vers la fin d'Août j'ai quitté ma délicieuse retraite à Interlaken, j'ai passé quinze jours chez les Hogguer, Scherer, Finguerlin au bord du très beau lac de Constance. J'ai vu Meister [60] à Zurich, des hommes très estimables à Berne... J'ai vu à Lausanne la bonne baronne de Kloest. Il n'est pas possible de ne pas s'intéresser vivement à son sort. On l'adore à Lausanne, elle s'y plaît, elle avait obtenu la permission de son père d'y rester. Mais elle part, puisqu'après avoir arrangé tout cela, elle sent qu'elle ne jouirait pas sans reproches d'un séjour, auquel elle aurait sacrifié ses devoirs. L'instinct du bien, c'est le bon ange qui parle à notre cœur. En s'abandonnant à lui, il y a des consolations pour tous les maux de la vie, il n'y en a point quand on lui a résisté.

A propos de Meister, n'avez-vous pas trop loué ses lettres sur la vieillesse? C'est bien la philosophie des sensations agréables. La vieillesse avec de la fortune, de la considération, de la santé, des entourages heureux, des facultés conservées, de l'amour pour les lettres — sans doute ce n'est pas mal. Mais la philosophie devrait enseigner à se passer de tout cela, lorsqu'elle est religieuse. Si elle ne l'est pas, elle en usurpe le nom. La sagesse, qui se borne à cette vie, n'est que de la prudence, et n'impose que le devoir de calculer juste.

Le 23.

J'ai vu hier Mme Rilliet chez les bons habitants de Choully [61]. Elle et eux ne parlent de vous qu'avec une bien tendre émotion, et m'ont chargé de vous dire leur affectueux attachement. Blanche m'a dit de saluer beaucoup, beaucoup Mme de Staël et Albertine.

Je pars le 1er Oct. pour l'Italie. Je veux avant de mourir revoir ce beau ciel, fouler cette terre classique, m'asseoir sur des ruines, et deviner son avenir. Je vivrai à Rome avec Degérando. Il est probable que Perrier y amènera Camille. Je verrai quelques bons tableaux, mais je veux me remplir de bonne musique, et meubler ma retraite de tous ces souvenirs.

Adieu, chère amie. J'embrasse vos enfants. Mille choses tendres et affectueuses à Juliette. Qu'elle ne se serve de son charme que pour élever, épurer les hommes qui s'attachent à elle, pour les rendre plus actifs pour le bonheur de ceux qui les entourent, et elle aura une bien bonne et bien aimable mission à remplir. Voilà sa vocation, et les vertus n'auront jamais eu un organe plus séduisant.

[60] Henri Meister de Zurich (1744-1826). Théologien, lié déjà avec M. et Mme Necker, il fut pour Mme de Staël un ami paternel, fidèle et serviable. Il l'aida, avec d'autres Suisses alémaniques, à entrer en rapport avec le monde germanique ; cf. USTERI et RITTER, *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister*, Paris, 1904.

[61] La famille Lullin de Châteauvieux.

Adieu. Ecrivez moi toujours sous le couvert de Hentsch — qui par parenthèse est devenu amoureux d'une Parisienne, qu'il va rejoindre, mais qu'il n'épouse pas, puisqu'elle est catholique.

22

Mme de Staël à Voght

Coppet, ce 7 Novembre 1810.

N'êtes-vous pas un peu inquiet de moi, mon cher ami? Vous a-t-on mandé tous les détails de mon étonnante histoire? Un coup de vent m'a ramenée ici jusqu'au printemps, et si vous y étiez, et si vous y reveniez, je me consolerais de ces cinq mois, qui me paraissent bien longs sans vous.

J'étais autorisée par Portalis [62] à faire imprimer mon livre; on m'avait demandé des changements de détails auxquels j'avais adhéré, lorsque tout à coup M. de Rovigo (Savary) [63] l'a fait saisir, et m'a donné l'ordre ou de m'embarquer, ou de retourner à Genève; la saison trop avancée m'a fait prendre ce dernier parti. M. de Rovigo a dit, et m'a écrit que l'on n'aurait pas fait la guerre pendant quinze ans, pour que je ne dise pas un mot du gouvernement français; que je vantais trop les Allemands, et les Prussiens en particulier, et qu'on ferait plutôt du vin muscat avec du verjus, que des hommes avec des Prussiens; que mon ouvrage était anti-français, etc. Une nouvelle commission de censeurs a été nommée pour examiner l'ouvrage: Esménard, Lacretelle, Triévée, etc. Ils ont conclu à la publication; en conséquence l'ouvrage a été pillé et brûlé, le libraire a reçu 500 francs de dédommagement, et moi je lui en ai envoyé 15.000. Voilà toute l'aventure. Je vous laisse à supposer ce qu'elle m'a fait éprouver.

On dit l'ouvrage de M. de Chateaubriand suspendu. Mme de la Trémouille est exilée, parce qu'aux eaux d'Aix en Savoie elle a vu l'impératrice Joséphine, qu'elle n'avait pas vue aux Tuileries. La famille de Croy est exilée pour un mariage fait sans l'approbation de l'Empereur. Enfin le moment est triste pour tout le monde.

Dites-moi s'il n'y a aucune raison d'espérer que vous reveniez ici de bonne heure? J'irai à Töplitz probablement les premiers jours d'Avril, ne pourriez-vous donc pas revenir avant cette époque? Il me serait si doux de vous revoir. Le fils de M. de Bonstetten, Edouard, est mort. Il est lui-même assez souffrant, et les ténèbres de l'autre bord le saisissent. Ah! que c'est triste! et quoi que vous en disiez, comment supporter

[62] Directeur général de l'imprimerie et de la librairie.
[63] Ministre de la police.

ce déclin terrible qui devient tout l'avenir, au moins sur cette terre? Vous en êtes encore bien loin. Votre force d'âme est une jeunesse, et vous n'avez fait jusqu'à ce jour que gagner.

Je regrette l'hommage public [64] que je vous rendais, je regrette mon ouvrage entier, qui était devenu de l'avis de tous une chose vraiment remarquable.

Adieu, cher et noble ami, donnez moi de vos nouvelles. Mme Récamier est toujours ce que vous l'avez laissée, elle est à Paris; j'espère la voir au printemps.

23

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 20 Décembre 1810.

Puisque l'on vous a fait français, mon digne ami, il me semble que c'est le cas de vous écrire. J'ai besoin de savoir l'influence de cet événement nouveau sur votre fortune; je sais que d'ailleurs il ne peut rien changer à votre situation.

M. de Barante nous a été ôté ici sans être replacé ailleurs; il paraît qu'on en a trouvé assez dans la famille. Il est plus malheureux de cela, que je ne l'ai vu de ma vie, nouvelle preuve que chaque être a sa manière d'exister en propre, à laquelle les conseils des autres ne l'adaptent point. Je vous dis cela en réponse à votre très bonne lettre, mais dans laquelle vous semblez avoir oublié non mon sort, mais ma nature. Si je m'établissais à Coppet, mes deux fils me quitteraient, parce qu'à cet âge il faut avoir une occupation active. Ma fille n'épouserait point un homme qui voudrait l'enfermer à Coppet, et je serais bien fâchée de l'exiger d'elle. Mon sort consisterait donc dans Schlegel, qui déteste ce pays-ci. Désormais l'exercice de mon talent littéraire m'est interdit. Je deviendrais vaporeuse comme les Genevois et les Genevoises dans ce château de Coppet, où je serais l'auberge gratis de quelques étrangers, qui braveraient en passant ma disgrâce, et se souviendraient encore quelques années d'une réputation, qu'il me serait interdit de renouveler. Non, mon ami, vous avez quitté Flottbeck, et vous avez eu raison. J'ai raison aussi de vous imiter, et chacun de nous a raison de se laisser guider par son caractère et ses facultés, quand cela ne porte atteinte à aucun devoir.

Je m'occupe en ce moment de la vie de mon père, c'est presque l'histoire de la révolution. Vous voyez bien que je ne songe pas à rien faire imprimer sur le Continent.

[64] *De l'Allemagne* ayant paru en 1813, à Londres, on peut y lire cet hommage au chap. 19 de la partie I « Des institutions particulières d'éducation et de bienfaisance ».

Je voudrais vous revoir, et votre projet de rester à Rome m'afflige. Vous n'avez pas d'idée du vide que nous avons tous senti par votre absence; à chaque instant du jour je vous aurais consulté sur la fortune, sur tous les moyens de conduite. Quant au but, je vous le répète, il faut que chacun le choisisse d'après soi-même, et nul n'est un autre depuis six mille ans.

La pauvre Suisse se croit encore sauvée. Le dernier Senatus-Consulte fait croire à l'anéantissement de la Prusse, et à la guerre avec la Russie, mais ce sont de vagues conjectures.

Je crois que Juliette viendra au mois de Mars. Si vous reveniez à cette époque! Rien de nouveau parmi nos amis. Bonstetten est souffrant mais Dieu merci pas plus mal. Vous avez su jouir de la vie sans craindre la mort. Un général riche, jeune, et prêt à se marier, vient de se tuer dans la maison Sellier. Combien l'idéalisme est vrai! Où est la vie, si ce n'est en nous.

Ecrivez moi, rappelez moi au souvenir de ceux qui ne m'ont point oubliée, et vous, aimez moi, parce que je sens toute votre supériorité. Sismondi, Schlegel, Bonstetten, ma cousine Mme Rilliet, la ville pensante vous regrette.

24

Voght à Mme de Staël

Rome, le 26 Janvier 1811.

Je suis ennivré de Rome. Vous le seriez comme moi, ma noble amie, vous qui avez un sentiment si vif et si profond pour tout ce qui est véritablement grand, élevé et sublime. Que ne puis-je être votre cicérone dans cette ville de grands souvenirs! Je ne sais pas imprimer à mes moments tout le prix que vous savez donner aux vôtres. Je me chargerais de déblayer, parmi les inutilités, tout ce qui (prédomine) dans les ouvrages de l'homme, ce qu'il y a d'éternel en lui, tout ce qui est fait pour électriser une âme comme la vôtre. Tout monument à Rome devient symbolique!

Ce qui m'inquiète, c'est que cet état d'ivresse augmente avec chaque mois de séjour... Je ressemble bien à ces êtres éphémères, qui n'ont que des instants à vivre, et font des plans comme si l'éternité était en deçà des tombeaux. J'ai du travail pour dix ans, et je n'aurai que trois mois de séjour, si les circonstances ne me permettent pas de passer encore une année en Italie. Je pense que, plus on approfondit ces objets, plus ces monuments importants, qui attestent des événements mémorables et rappellent des hommes si distingués, disparaissent eux-mêmes devant nos yeux,

pour ne montrer que l'esprit du siècle qui les éleva, et qui inspira ce qu'ils ont consacré [65].

. . . . . .

Oui, Rome est la ville des grands souvenirs. Rome seule contient les documents ininterrompus de l'histoire de la race humaine, et de l'influence que les opinions religieuses, le culte, le gouvernement peuvent avoir sur elle. Elle montre l'homme dans sa perfection naturelle, dans sa perfection religieuse, mais elle vous montre aussi l'humiliante dégénération à laquelle tout ce qui est humain demeure toujours sujet [65].

. . . . . .

Je reviens à votre lettre et à ce qui vous regarde. J'aurais bien des choses à opposer à vos raisons. Votre fille est bonne et aimable, elle se mariera dans quelqu'endroit que vous soyez. Elle se trouvera avec vous mieux que nulle part dans le monde. Vos fils devraient aller en Suède, à moins qu'Auguste ne préférât rester en Suisse. Vous demeureriez avec lui, ou dans l'endroit qu'habiterait votre fille. Vous ne vous plairez pas longtemps en Allemagne. Aucun des endroits, où vous pouvez aller, ne vous offrira autant de ressources que Genève. Vous en trouverez toujours beaucoup dans vos études et dans vos ouvrages. Celui, dont vous vous occupez, est susceptible d'un développement, qui exigerait des années d'études et de recherches, et qui pourrait devenir un des plus beaux titres de votre gloire. Je ne vois pas ce que vous gagnerez en changeant un pays pour un autre.

Mais malgré tout cela vous avez raison. Il est en nous un instinct du bien-être aussi puissant que celui de la vie. Ce n'est pas la raison, ce n'est pas le sentiment qui le détermine, il est souvent plus fort que la volonté. Il est puissant en raison de la force de vie qui est en nous. C'est le péché héréditaire, c'est le mauvais génie, c'est le fatum. Voilà pourquoi il y a quelque chose de tragique dans la vie de tous les êtres distingués, de tous ceux qui ont du caractère. L'adversité et la vieillesse l'affaiblissent, et nous apprennent trop tard que le bonheur n'est pas le but de la vie.

Mais quelquefois le résultat, l'effet ultérieur de tout ce qui nous arrive, doit être seul le perfectionnement dont nous sommes susceptibles, et c'est avec résignation et confiance que nous devons, que nous pourrons nous soumettre à ce qu'aura voulu la puissance et la sagesse infinie. Mes vœux pour votre bonheur vous suivront partout, où vous serez.

Quant à moi, le dernier événement rend permanentes les pertes de revenus que je me plaisais à ne croire que temporaires. Elles pourront s'augmenter encore, quoique j'espère que les impôts énormes, que l'on me faisait payer à Hambourg, vont

[65] Suivent quelques digressions sur l'histoire de Rome.

bientôt être considérablement diminués. Ma situation va très probablement être changée sous plusieurs rapports, je ne puis point encore dire comment; j'attends cela du temps et des événements. J'espère que je ferai toujours ce qui dans les circonstances données sera bon et raisonnable.

M. de Barante désirait ardemment la place de conseiller d'état et cela m'explique sa douleur. Je ne crois cependant pas à sa disgrâce; n'est-ce pas son fils qui est nommé sous-préfet?

Mon bon Degérando est parti. Il emporte les bénédictions d'une ville, qui n'oubliera jamais le bien qu'il lui a fait, et celui qu'il lui a préparé. J'espère que sa présence à Paris servira à réaliser tout ce qu'ici il n'a pu que faire décréter. Alors dix-huit mois d'un bien pénible travail seront le plus doux souvenir de sa vie. Il a laissé son manteau à M. de Tournon, préfet de Rome, homme parfait, et qui joint au cœur de D. la fermeté nécessaire pour faire exécuter le bien qu'il a voulu. Il me paraît fort attaché et je m'honore de son amitié. J'aime à croire que les deux mois que j'ai passés avec D. lui ont fait du bien; j'ai eu le bonheur d'être son conducteur et de lui montrer Rome. Pendant dix-huit mois il n'avait guère vu que les bureaux... Partout il a consolé, adouci, réparé, créé et, ce qui plus est, conservé. Vous savez que j'ai toujours été convaincu que dans les situations quelconques il fallait préférer le parti, qui vous mettait à même d'être plus utile aux hommes. Ce que j'ai vu m'a prouvé que ma conscience ne m'avait pas trompé.

J'ai vu M. de Ramdhor [66], il m'a fait plaisir car il m'a beaucoup parlé de vous, de Bonstetten et de ce qui vous entoure.

M. et Mme Saladin m'ont donné de vos mouvelles. Ils disent que Genève serait triste sans vous, que votre maison est charmante, que l'on va y jouer la comédie... Je crois toujours revoir des compatriotes quand je rencontre des Genevois. Ils sont si estimables, et ils ont été si aimables pour moi. Veuillez leur dire combien je leur suis attaché, je n'en nomme aucun, ce serait une page à remplir, et vous me connaissez trop bien pour ne pas savoir la part à faire à chacun de mon estime, de mon affection, de mon respect, de mon attachement — tous ont mérité ma reconnaissance...

Que je serais éloquent sur Rome si j'avais votre talent! Toutes les idées s'agrandissent dans ce musée du monde, c'est le reflet des objets qui vous entourent. Il n'y a pas jusqu'au peuple de Rome qui ne soit poétique... Il n'y a pas d'artisan à Rome qui ne soit plus ou moins artiste. Les autres sont faits pour vivre de la buona mancia de tous les gens de bon goût en Europe, qui devraient bien être obligés d'aller en pélerinage à Rome, pour expier ce que le mauvais goût fait faire chez eux.

Adieu, chère amie. J'embrasse vos enfants, mille choses affectueuses à Bonstetten, Sismondi, Schlegel. Adieu.

Ecrivez-moi toujours chez Torlonia.

[66] Envoyé de Hanovre à Paris.

25

Voght à Mme de Staël

Rome, ce 17 Avril 1811.

J'ose vous écrire encore, quoique vous ne me répondiez plus. Il ne m'est pas aussi facile de vous oublier, et cela est tout simple. J'ai besoin d'avoir de vos nouvelles, et le départ de M. Grivel me donne le moyen de vous écrire avec un peu plus de liberté qu'on ne le peut par la poste.

Je commencerai par vous dire ce qu'on m'a dit de vous; ne sachant rien par par vous-même, il faut bien que je me contente de l'apprendre des autres. Vous avez tenu une maison brillante à Genève, vous avez fait jouer la comédie, et vous en avez écrit de charmantes. Vous avez eu de l'intérêt pour un M. Occa *(sic)*, jeune, vif, brave comme son épée, blessé, pâle et amoureux. J'ai fort bien conçu cela, et plût à Dieu que ce fût cet intérêt-là qui vous a fait négliger vos amis absents. Ce sont des bluettes qu'il ne faut pas manquer de cueillir, lorsqu'elles s'offrent sur votre passage.

Dites-moi ce qu'il y a de vrai dans tout cela. Tout le monde dit qu'Albertine est remplie de grâces, d'esprit, de bonté — je le sais depuis le premier jour que je l'ai vue. Auguste est généralement aimé et estimé. C'est avec un plaisir extrême que j'entends tout le bien qu'on dit de lui. Il faudrait à Albert une vie active [67]. Je crois que vous devriez céder à son penchant pour la carrière militaire. Ce n'est que là que son caractère se formera.

Serez-vous à Coppet cet été?

Il est possible que je sois à Sécheron en Juillet, et que je passe l'hiver à Genève. Il est possible que le désir que j'ai de Rome, et un certain penchant pour Naples me fassent braver la chaleur, la cattiva aria, et l'absence absolue de ce qu'en France on nomme société. Je passerais mon été à Albano à lire, à méditer sur Rome, et à rédiger mes notes. Il est certain que je ne retournerai point encore chez moi, j'ai loué ma maison pour une année, afin de m'ôter la possibilité d'y penser.

Il m'est aussi impossible de vous peindre le malheur, la destruction entière, la ruine absolue de cette bonne ville, dont j'ai pendant trente ans travaillé à augmenter le bonheur, de vous dire le désespoir de mes amis, que de vous exprimer la douleur que j'en ressens. Je n'ai jamais été aussi malheureux. On n'a de la philosophie et de

[67] Albert de Staël, en effet, entra dans l'armée suédoise, s'y fit remarquer autant par sa bravoure que par son indiscipline et fut tué en duel dans le Nord de l'Allemagne.

la résignation que pour les maux personnels. L'idée de mes concitoyens, de mes amis tourmentés et affligés me perce le cœur, et ne me quitte pas plus que mon ombre. C'est avec des palpitations que j'ouvre leurs lettres, et si leur amour pur et désintéressé fait couler de bien douces larmes, j'en verse de bien amères sur leurs souffrances. J'étais si peu accoutumé à voir des maux que je ne pouvais soulager! Que la douleur sait bien trouver l'endroit par lequel vous êtes vulnérable! Je passe la moitié de mon temps à écrire à mes amis, et l'autre à oublier toute réalité pour vivre dans un monde idéal rempli de charme.

Après avoir, pendant quatre mois, vu Rome avec beaucoup d'application, j'ai passé trois semaines à Naples. Un autre ciel, une autre terre. Tous les objets nagent dans des flots de lumière...Tout passe encore devant mon imagination comme un rêve des Champs-Elysées. Revenu à Rome, j'ai passé dix jours à entendre de la bonne musique sacrée, souvent trois fois par jour. C'est la seule dont on ne se lasse pas, elle paraît toujours vous révéler quelque chose, qu'en vain la pensée voudrait tâcher d'exprimer. Je suis occupé actuellement à visiter les artistes, et à étudier le Dante. La profondeur de ses idées, la simplicité de sa phrase, l'énergie et souvent la grâce touchante de son expression continuellement me frappent d'admiration. C'est un géant qui, avec des pierres informes, bâtit des murs cyclopéens, qui sans lien et sans ciment bravent le temps, et qu'avec les mêmes matériaux on ne reconstruirait plus s'il parvenait jamais à les détruire.

De tous les arts la sculpture est le seul qui ait fait des progrès. L'architecture est nulle, la musique se perd, on trouve encore des coloristes et des dessinateurs, mais il n'y a plus de peintres. Les Italiens ont du goût et du talent sans génie, les Français imitent et raisonnent sur ce qu'ils ne sentent pas, les Allemands ont plus de génie que de talent, dessinent mieux qu'ils ne peignent, et sentent mieux qu'ils n'expriment. Il y a cependant quelques honorables exceptions, et il se trouve à Rome trois jeunes Allemands, bien nourris de l'esprit de l'ancienne école, qui forma les Raphaël et les Albert Durer, et qui, si je ne me trompe, pourraient bien devenir les fondateurs d'une nouvelle école. Mais pour qui peindre? Et quoi? Sans les dieux, les statues n'auraient été que des portraits, et sans l'Evangile aurions-nous vu des Madones? L'inspiration religieuse fait seule les poètes et les artistes. Les âmes religieuses sont seules capables de les juger et de les sentir.

Il y a longtemps que je n'entends plus parler de Mme Récamier. La verrez-vous bientôt? Comment êtes-vous avec le nouveau préfet? On parle d'un Concile à Paris, de la réunion de l'Italie et du royaume de Naples. Mais le fait est que nous n'apprenons rien que ce qu'on veut bien nous dire. Vous devez savoir cela mieux que moi. La guerre d'Espagne va mal, celle avec la Russie est dite prochaine. Il est certain que même sans cela le Continent est ruiné. Tout papier monnayé est au cinquième de sa valeur en Russie, Autriche et Danemarc. En Angleterre il est au tiers. Si je ne me trompe, on a employé toutes les Livres Sterling à acheter des fonds

américains; dans ce cas-là vous êtes bien [68], à la difficulté près de recevoir les intérêts, mais cela ne sera qu'un retard.

Adieu, ma noble amie. J'embrasse vos enfants. Mes amitiés à Bonstetten, Sismondi, Schlegel — mille choses aimables à Mmes Rilliet, Necker et aux excellents Chateauvieux. Adieu.

26

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 26 Avril 1811.

On m'a mandé de Paris que vos amis s'occupaient beaucoup, my dear friend, de vous faire sénateur, et cela m'a déterminée de vous écrire, parce que je ne peux malheureusement pas vous servir dans ce genre, mais tous mes vœux sont pour vous, car, les circonstances données, je trouve que cela vous convient.

M. Finguerlin me dit que vous serez de retour ici le 7 Juillet, et je vous demande de me le confirmer, parce que je m'arrangerai de manière à vous voir encore une fois à votre passage. Je suis en négociations à Paris pour diverses choses, et je ne sais si je réussirai. Le préfet [69] que nous avons met beaucoup plus d'intérêt et de suite à ce qui me regarde, que celui qui se professait mon ami. De tout cela il ne résultera probablement rien; mais j'ai dû retarder, jusqu'à ce que ce dernier espoir fût détruit. Cependant, comme je pourrais être en course, soit aux Iles Borromées, soit en Suisse, vers le mois de Juillet, je vous demande de me mander votre marche avec cette exactitude qui vous caractérise, vous, qui n'avez pas l'ombre de personnalité, quand il s'agit des autres. Ce que je dis là n'est pas si bête qu'on le croirait; car vous savez en effet vivre avec vous seul, et de vous seul. Mais quand il s'agit de faire du bien, vous sortez de l'asile de vous-même. Je ne vous vaux pas à cet égard, vous le savez, et je ne suis point selbst-ständig. J'aurais bien des choses à vous dire, mais je ne veux pas commencer.

Auguste part pour Paris dans quatre jours. La belle Juliette boude un peu lui et moi, de ce qu'il est parti si tard, mais j'avais de bonnes raisons pour le garder, qui sont finies à présent. Je ne sais si la belle Juliette viendra me dire adieu. Il se pourrait qu'à votre arrivée tous vos amis fussent réunis ici, y compris le premier des amis, Mathieu. Vous ne pouvez jamais perdre, vous, dans le cœur de personne; le souvenir que vous laissez dans l'âme s'y grave en ineffaçables traits, il est dans l'ordre de tous les bons sentiments de l'âme.

[68] Necker avait fait des placements d'argent en Amérique.
[69] Capelle.

Ma cousine va marier sa fille Susanne avec M. de la Rive-Tronchin, et je donne un bal pour cette occasion solennelle. On dit que je me suis un peu mêlée de ce mariage, ce qui m'agite, car il y va de tant pour une femme. Au reste, elle a peu d'ambition de bonheur, cette pauvre petite, et suivant l'expression du duc de Noailles, elle n'est pas chère à nourrir.

Adieu, dites-moi le jour où je vous reverrai, ce sera une vraie fête. Vous êtes pour tous ceux qui vous connaissent un bonheur, qui ne fait pas le sort, mais qui l'embellit toujours. Adieu, adieu.

27

Voght à Mme de Staël

Milan, le 30 Juillet (1811).

Je suis on ne peut plus contrarié par les circonstances, j'espérais avant ce jour me trouver près de vous, ma noble amie. Je vous aurais déjà raconté l'Italie. Je vous aurais dit tant de choses, qui ne s'écrivent pas — and spoke the flowing heart. Me voici encore à Milan pour quinze jours peut-être. J'y ai une créance de 20.000 fr., il est probable que je n'en retirerai rien, cependant je ne puis partir sans m'en être bien convaincu. Dans d'autres temps j'aurais pu me permettre de négliger ces misères.

Tout cela ne vaut pas un quart d'heure de votre conversation. Mais aujourd'hui tout ce que j'ai ne m'appartient plus, et mes amis presque tous malheureux n'ont d'autre fortune que mes économies. J'espère que je deviendrai avare, et il le faudra bien. J'avais garanti à ma sœur 100.000 fr., qu'elle avait chez les Sieveking, j'y avais 60.000 fr. pour mon compte. Le feu vient de détruire une maison et un établissement à Flottbeck, il me faudra 40.000 fr. pour le rebâtir... Me voilà joliment arrangé. Pour moi seul, je m'en tirerais avec du temps et des économies, mais mes amis ont besoin de moi. Ne vous étonnez donc pas lorsque vous apprendrez que je leur ai sacrifié l'indépendance, pour laquelle j'ai tout fait, et dont j'ai joui jusqu'à ce jour, et le repos que j'avais préparé à ma vieillesse.

Croyez-moi, my dear friend, quand Dieu veut que vous l'aimiez tout seul, il laisse le sort vous poursuivre jusque dans l'intime sanctuaire de votre âme. En détruisant précisément l'unique espoir de votre cœur, l'espoir le plus cher et le plus innocent que vous opposiez aux revers, il ne vous laisse que celui de l'immortalité, et brise ainsi les derniers liens qui vous attachaient à cette terre. C'est un père qui vous ouvre ses bras, c'est la bonté infinie qui vous appelle dans son sein, et qui veut vous faire bénir le moment où il vous permettra de vous y précipiter. Ainsi soit-il!

Vous voyez combien je vous aime, puisque je vous parle si longtemps de moi. Vous savez que ce n'est pas là mon défaut. Brûlez ceci après l'avoir lu. N'en parlez jamais à personne, et aimez moi un peu davantage pour cette preuve d'estime de plus.

M. Fritzel, un Anglais qui a reçu une éducation classique, et qui a l'esprit que donne la bonne société, dans laquelle il a vécu vingt ans à Paris, vous remettra cette lettre, et celle que Ramdohr m'avait donnée pour vous. Vous devez vous souvenir de lui, il a déjà eu l'honneur de vous voir à Coppet. Il pourra vous parler de moi, je le rencontrais souvent à Rome, et j'ai fait avec lui le voyage de Venise et de Milan. Il ne connaît pas mal la situation actuelle de ce pays indestructible — je dis pays, car Rome est perdue.

Rien de si incertain que mon avenir. Que d'événements il a fallu pour le rendre tel! Dès que je saurai quelque chose, je vous le dirai. Je n'ai pas l'esprit assez calme pour vous parler de mes voyages, depuis que j'ai quitté la Ville éternelle. Il est certain qu'ils ont été d'un grand intérêt pour moi. L'étude de Rome aide singulièrement à bien voir le reste de l'Italie. L'habitude de comparer l'état des arts, dans une période quelconque, avec celui des mœurs et des lumières, ajoute un grand charme à l'histoire...

Ce pauvre Esménard [70], âme bien glacée du reste, qui venait en Italie avec des vers tout faits, et avec le devoir de s'enthousiasmer sur un pays qui ne lui a jamais inspiré un sentiment, a fini bien tragiquement. C'était bien votre Comte d'Erfeuil [71], à la politique près. Je lui ai beaucoup parlé de vous, précisément puisqu'il était impossible qu'il vous comprît jamais. Je voulais savoir comment vous êtes jugée dans le centre. Il a parlé librement, tout en montrant un certain intérêt. Je vous conjure, chère amie, de vous tenir bien tranquille, de ne faire aucune démarche, de faire en sorte que l'on ne vous nomme point. Tout ce qu'on a voulu faire pour vous, vous a nui.

Je vous remercie pour tous les détails, que vous m'avez donnés sur vous-même — que de choses j'aurai à vous dire! Il me paraît que si j'étais comme vous, je mettrais mon fils dans l'armée suédoise. C'est là sa patrie. Le Prince héréditaire [72] est brave, il fera faire aux Suédois une bonne guerre contre la R., et qui sera nationale.

Je ne crois pas que Degérando soit jamais ministre de l'intérieur, je ne le lui souhaite pas, il ne doit désirer d'être que ce qu'il est. Je l'aime tendrement.

Que j'envie à M. Fritzel le bonheur que je lui procure! Son compagnon de voyage, M. de Casteija, jeune homme bien né — son père était lieutenant général — me prie beaucoup de vous demander la permission d'oser vous présenter l'hommage de sa très sincère admiration. Il est si enthousiasmé de « Corinne » qu'il n'a jamais voulu

[70] Joseph-Alphonse Esménard (1770-1811) : poète et écrivain politique, censeur de la librairie sous Napoléon, sa vie fut remplie de vicissitudes ; exilé de France, il alla en Italie et mourut près de Naples dans un accident de voiture.

[71] Personnage de *Corinne*.

[72] Bernadotte, dès 1810.

m'en croire, quand je lui ai assuré que l'auteur était encore cent fois plus aimable que l'ouvrage.

Quand Fritzel sera parti, je me trouverai bien seul, et si j'étais susceptible d'ennui, je pourrais en ressentir quelqu'accès. J'en suis réduit à M. et Mme Hartink, que vous connaissez. Melzi [73] est à trente mille d'ici. Monti [74] est à Bologne. Il y a deux peintres ici, qui ont plus de fortune et d'esprit que les peintres n'en ont ordinairement. Bossi est véritablement un homme de lettres, et Appiani a de l'humour. C'est du reste le premier peintre de l'Italie, ce qui après tout ne veut pas dire grand chose.

Milan est la seule ville de l'Italie qui a gagné à toutes ces révolutions. Il y a 3000 voitures de maîtres, 5 théâtres ouverts, un mouvement prodigieux dans les rues. Le Vice-Roi [75] est très aimé, sa femme est charmante. Dans tout le reste de l'Italie les bâtiments se vendent pour les jeter à bas, la moitié des palais est inhabitée et le reste tombe en ruines, quoiqu'on y habite. Plus d'une moitié de Rome, qui de 160.000 habitants est tombée à 120.000, est réduite à la mendicité. Il n'y a pas un mendiant à Milan. Les établissements de charité sont superbes, ils ont cinq millions de revenus. On achève le dôme, on finit un très beau cirque, on bâtit trois superbes portes et arcs de triomphe, un édifice superbe pour loger les Gardes du corps, et on met 250.000 fr. pour avoir une copie en mosaïque de la Cène de Léonard. Les particuliers bâtissent des maisons. Cela m'a paru bien nouveau, je n'avais vu partout que la destruction!

Adieu, ma digne amie. J'embrasse vos enfants. Mille choses pour moi au bon Bonstetten et à M. Schlegel. Au revoir.

28

Mme de Staël à Voght

Genève, ce 23 Août 1811.

J'ai vu M. Fritzel et M. Castija, mon digne ami, et je les ai reçus de mon mieux en votre honneur. Le premier m'a assez amusée; le second est un peu pétrifié; au reste, comme ils m'ont apporté votre excellente lettre, je les tenais quittes de tout pour un tel plaisir. Je sais qu'on veut vous faire perdre votre indépendance, et je conçois les motifs qui peuvent vous décider à y consentir. Tout ce que vous ferez sera toujours approuvé par vos amis, mais votre société m'est si douce et si salutaire,

[73] Diplomate italien.
[74] Célèbre poète italien ; cf. Mme de Staël, *Lettres à Monti*, Livourne, 1876.
[75] Eugène de Beauharnais.

j'y trouve tant de vie et de calme tout à la fois, que j'aurais voulu être assurée de la posséder toujours. Mais ce n'est pas pour moi qu'aucun bonheur est fait, et toutes mes facultés de cœur et d'esprit se sont tournées en peine. Ainsi soit-il; puisque cela est, cela doit être.

Je vous dis mille tendresses de la part de Mathieu, qui est venu me donner ici quelques jours. Savez-vous qu'on m'a enlevé Schlegel [76], sous prétexte qu'il me donnait de mauvais conseils.

J'ai bien souffert depuis que je ne vous ai vu, je me flattais de vous voir, et je commence à en désespérer. Ils vous écrivent, dit-on, de Paris de ne pas venir ici, que votre affaire ne soit décidée. S'il s'agit de la place de sénateur, tout est bien; mais s'il s'agissait de membre du corps législatif, serait-ce assez? Je ne sais au reste pourquoi je dis ce que vous jugez mieux que moi. Si vous étiez ici, je vous demanderais des conseils sur tout; je me garderais donc bien de vous en donner sur rien.

Juliette s'annonce ici toujours, mais je ne sais si elle le pourra. Et vous, mon digne ami, peut-être ne vous reverrai-je jamais, mais je conserverai toute ma vie une impression douce et profonde de vos vertus, et de vos lumières. Adieu, adieu! Mon Dieu, que je voudrais que cet adieu fût dit en vain, et que j'eusse à vous embrasser encore!

III. Conclusion

Le triste pressentiment de Mme de Staël se réalisa. Ils ne se revirent plus. Comme il l'avait annoncé dans sa lettre de Milan, Voght revint à Genève l'été 1811, mais reçut, semble-t-il, tout de suite un avis du préfet Capelle, le priant, sur l'ordre de Napoléon, d'éviter la société de Mme de Staël. Voght a respecté cet avis. Il est reparti pour Avignon et Marseille, après avoir fait avertir son amie par deux personnes.

La question de cette brusque rupture reste douloureuse. Mme de Staël en a été sûrement très affectée, mais étant bonne — Voght l'a dit et répété — elle aura fini par excuser son « digne ami ». Mme Lenormant, fille adoptive de Mme Récamier, formule à cette occasion un jugement sévère sur lui: « La réponse du baron (à une question posée par Mme Récamier) ne le montra pas héroïque, et fait de lui un exemple de plus des défaillances qu'enfante le despotisme [77]. »

Humainement parlant, son attitude est décevante, mais on peut dire en sa faveur que, pour continuer son activité généreuse, il avait besoin de l'appui des autorités, et qu'en résistant à Napoléon il encourait, lui aussi, le risque d'être exilé.

[76] Schlegel reçut en 1811 l'ordre de quitter Coppet. Mathieu de Montmorency et Mme Récamier furent exilés pour y être venus.

[77] Cf. Lenormant, *op.cit.* (*supra* n. 10).

Il agit donc, non certes en héros, mais guidé par ce sens pratique qui habitait en lui à côté de l'enthousiasme. Il a certainement bien médité sa décision, et préféré, comme il l'a écrit un jour, le parti qui le mettait à même d'être plus utile aux hommes.

Durant cette amitié passagère hélas! mais profonde, dont il dit qu'elle sera constamment l'objet de ses regrets [78], il fut pour Mme de Staël un confident et un conseiller. Après toutes les amitiés dramatiques, que Corinne a connues, celle-ci, quoique illuminée à ses heures par l'enthousiasme, se trouve sous le signe du calme, de l'harmonie, du bon sens. Mme de Staël y a puisé la force morale et les encouragements dont elle avait besoin. Voght la connaissait très bien. Il admirait son génie, mais trouvait qu'elle manquait de sagesse, de mesure, regrettait son besoin d'émotions continuelles et la conjurait, dans son propre intérêt, de se tenir plus tranquille...

Dans ses vieux jours, rangeant ses papiers, mettant en ordre sa correspondance, il fit donc recopier, avec beaucoup d'autres, les lettres de Mme de Staël, et les fit précéder d'une sorte de portrait littéraire [79], dont je détache le passage suivant:

« Elle sait mieux que personne écouter, conçoit avec une clarté extrême ce qu'on oppose à ses opinions, le juge avec modération, et souvent le répète avec une grâce et une énergie dont on ne s'était point douté. Jamais je n'ai entendu parler comme elle, lorsqu'elle exprimait ses sentiments ou développait sa pensée. C'était une inspirée, la conviction de la vérité l'animait tout entière; les idées se présentaient en foule et semblaient naître du sujet, c'était une suite d'éclairs. L'expression toujours heureuse et remplie de grâce et d'un goût parfait; on était sous le charme, on aurait voulu pouvoir écrire à mesure qu'elle parlait, et, certes, ces improvisations auraient fait pâlir le style de ses ouvrages.

»... Son âme n'était montée qu'à ce qui est grand et sublime. Elle avait l'enthousiasme le plus pur pour ce qui est moralement bon. Elle sentait profondément le besoin d'aimer, et jamais l'on n'a aimé ses amis comme elle. C'était là toute son existence, sa profonde sensibilité donnait à l'amitié le charme, le bonheur, les douleurs qui ne sont réservées qu'à l'amour. Dans les hommes elle adorait l'énergie du caractère, la noblesse de l'âme, l'esprit mûr et nourri, animé par un cœur sensible. C'est ainsi qu'elle peignait son père, quand je l'accompagnais à ce tombeau, que souvent je l'ai vue arroser de larmes. Elle avait une religion pour les hommes d'un certain âge, qu'elle croyait lui ressembler. »

Peut-être a-t-il indiqué ici, sans y songer lui-même, la raison de l'intérêt qu'il a inspiré dès l'abord à Corinne.

[78] A la fin du « portrait ».
[79] Cf. HOFFMANN, *op.cit.* (*supra* n. 1).